

1111



CONTES MORALIS

POUR
LA JEUNESSE.

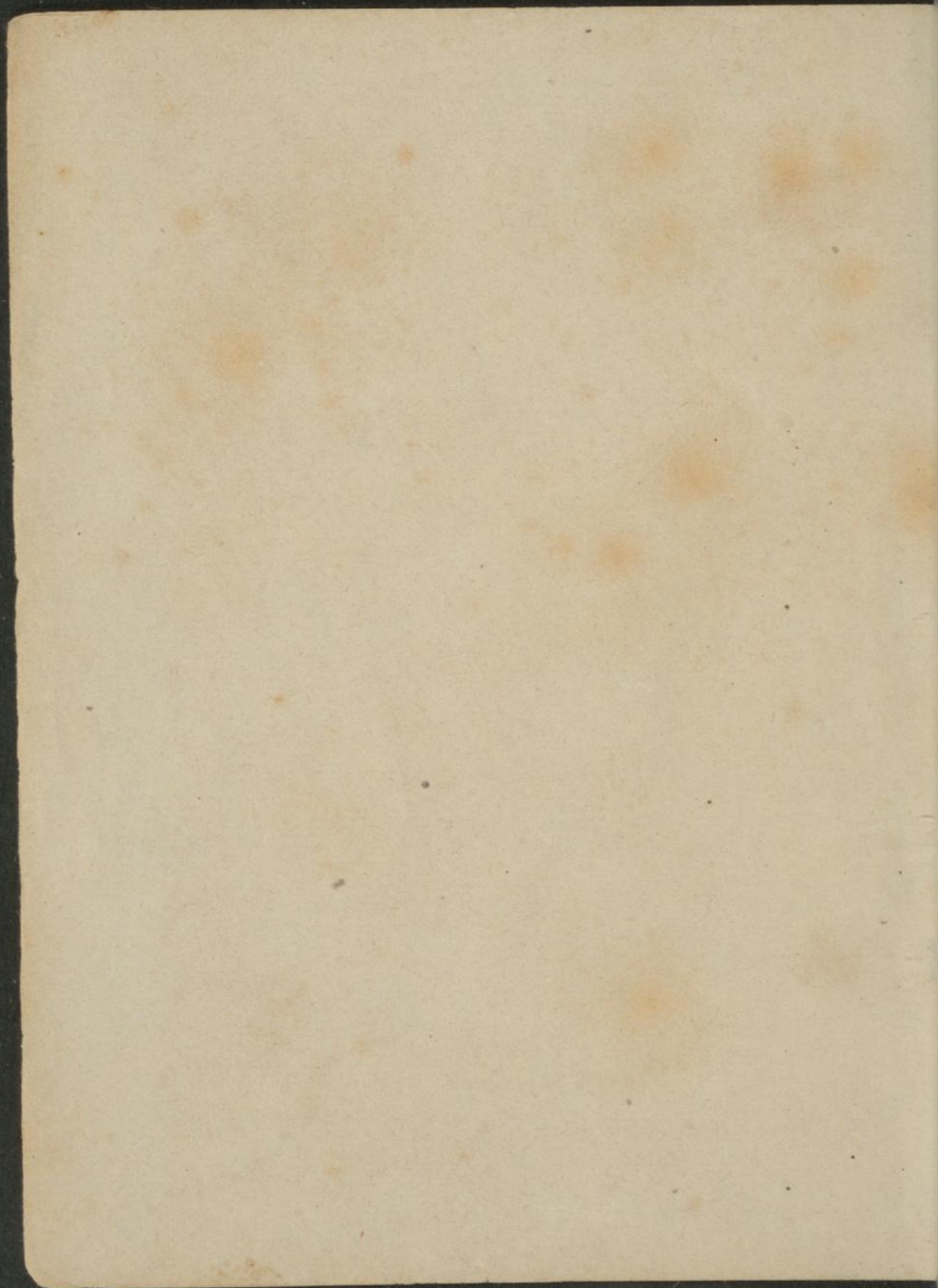
PAR

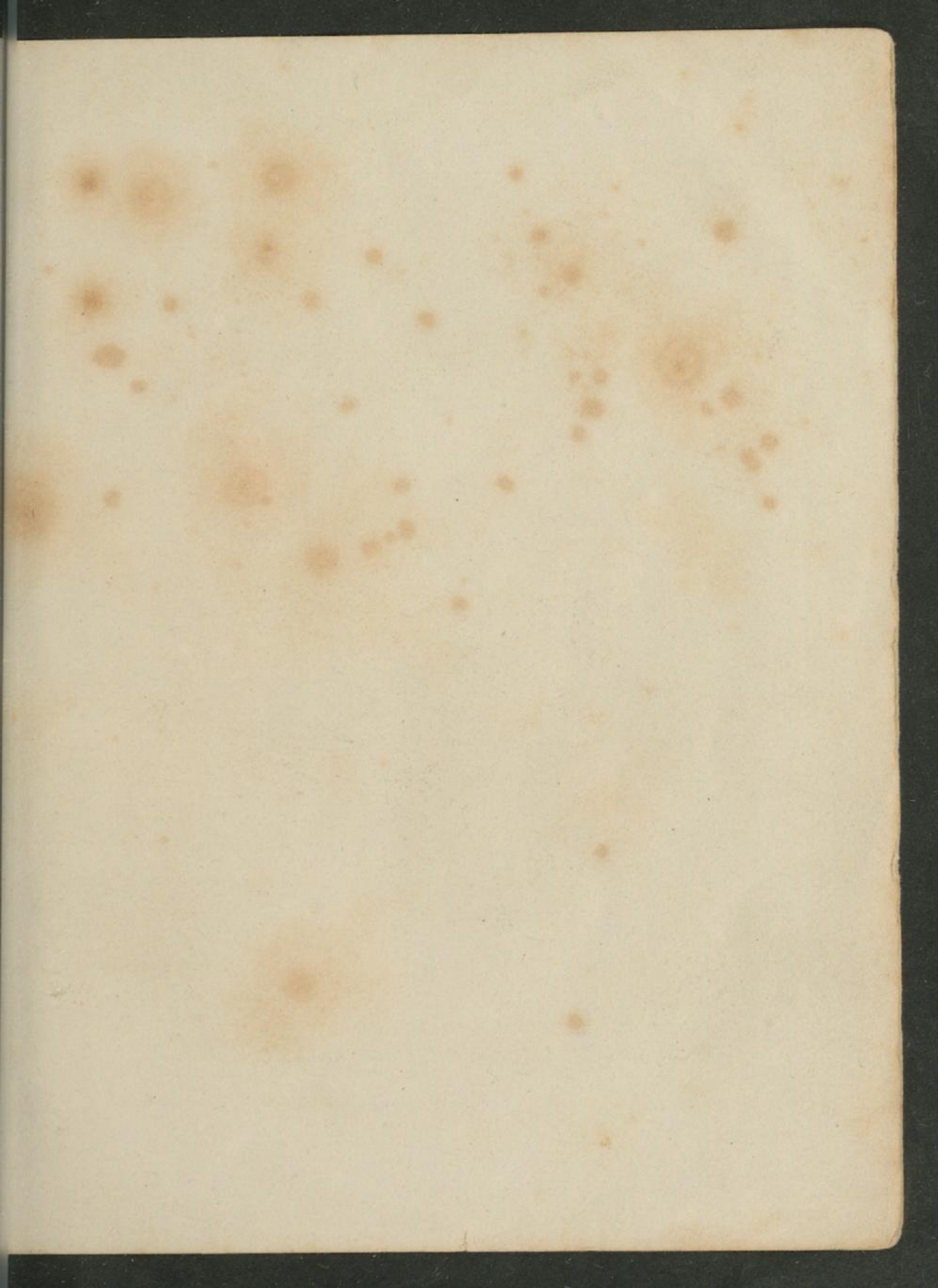
THEOPHILE.

MAYENCE,
JOS. SCHOLZ, ÉDITEUR.

Scholz 94

Harriet Park







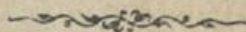
CONTES MORaux

POUR

LA JEUNESSE

PAR

THÉOPHILE



MAYENCE,
JOS. SCHOLZ, ÉDITEUR.

BERNE — Imprimerie de C.-J. Wyss.

88.955

CHERS ENFANTS,

C'est encore à vous que je dédie ce livre.

Vous êtes de petits anges sur la terre, mais vous n'en avez pas moins besoin de guide et d'appui. Les jeunes fourmis ne vont au travail que lorsqu'elles y sont conduites par les anciennes. L'aiglon ne s'approche du soleil que sous les ailes de sa mère ; laissez-vous donc aussi instruire et guider

par les sages maximes de l'expérience ;
écoutez donc toujours vos parents et les
vieillards.

Il n'y a pas de roses sans épines.

Le printemps commençait à émailler de mille petites fleurs le tapis vert de la prairie.

Auguste et Léontine se promenaient dans un jardin avec leur mère. Auguste était un gentil garçon et Léontine une fort jolie petite fille. Léontine attirait les regards par la gracieuseté de ses manières, par son maintien plein de charmes. Sa taille était fine, dégagée, ses yeux doux, ses cheveux blonds, ses sourcils arqués, son visage d'une extrême blancheur, excepté vers le milieu des joues où brillait le plus vif vermillon.

Regardez, mes enfants, disait la mère, comme ces fleurs au milieu de ce frais et riant gazon sont belles et ravissantes! Comme elles répandent une odeur suave! N'est-ce pas que l'air qu'on respire ici est pur et enbaumé? Ce cerisier, ma Léontine, qui balance au vent ses branches fleuries, qui ressemblent à des panaches, est de ton âge. Il a été planté le jour de ta naissance. Quand il était arbuste, et quand tu étais toute petite, souvent je te tenais dans mes bras et t'élevais jusqu'à sa cime fleurie. Tes petites mains carressaient son naissant feuillage, et tu témoignais ta joie par des mots inintelligibles, par de petits cris; tu lui disais sans doute que tu le trouvais charmant et que tu l'aimais.

Le bon Dieu, qui fait éclore les fleurs, croître les arbres et mûrir les fruits, a fait pousser le cerisier et t'a fait grandir. Le

cerisier est couronné de fleurs, c'est à toi, à ton tour, à te couronner de grâces et de vertus.

Pendant que la mère discourait ainsi, Auguste s'était retiré à l'écart.

— Vois donc, maman, s'écria-t-il, cette rose magnifique : quel velours ! quel incarnat ! Veux-tu que je la cueille ?

— Mon enfant, elle est en effet ravissante ; cueille-la si tu veux, mais prends garde.

La mère n'avait pas fini qu'Auguste saisit la rose, la cueille, puis jette un cri de douleur.

La rose était environnée d'épines, il s'était piqué.

Tu vois, mon cher Auguste, ajouta alors la mère, que ce que l'on dit est vrai : Il n'y a pas de roses sans épines.

Mes enfants, la vertu ressemble à la rose.

Belle et attrayante, elle a comme elle des épines ; mais il ne faut pas reculer devant un peu de peine pour l'obtenir.



L'habit ne fait pas le moine.

Alfred était né avec des dispositions très-heureuses ; mais ces dispositions étaient étouffées et obscurcies par les mauvaises habitudes qu'on lui avait laissé prendre. Il était particulièrement très-colère et se croyait en droit de commander à tous ceux qui étaient pauvres et moins bien habillés que lui. Il lançait un jour un ballon dans une prairie. Après l'avoir fait rebondir et voler en l'air plusieurs fois, il le jette par hasard dans un champ derrière une haie vive.

Alfred cherche partout un passage pour l'aller ramasser ; mais n'en trouvant point, il ne savait comment faire lorsqu'il aperçoit un petit garçon qui se promenait dans ce champ derrière la haie.

Ce petit garçon était mal vêtu ; son pantalon était tout déchiré, son gilet tombait en lambeaux.

Au lieu de prendre alors un ton poli et honnête, puisqu'il allait demander un service, il lui dit d'un ton de maître :

— Dis-donc, gamin, ramasse mon ballon et jette-le-moi. — Le petit garçon le regarde fixement et ne répond rien. Alfred crie alors plus fort :

— Dis-donc, drôle, ne m'as-tu pas entendu ? es-tu sourd ?

— Non, je ne suis pas sourd.

— Eh bien ! apporte-moi mon ballon.

— Non, je ne veux pas.

— Ah! tu ne veux pas! Eh bien! si je vais à toi, je te ferai vouloir.

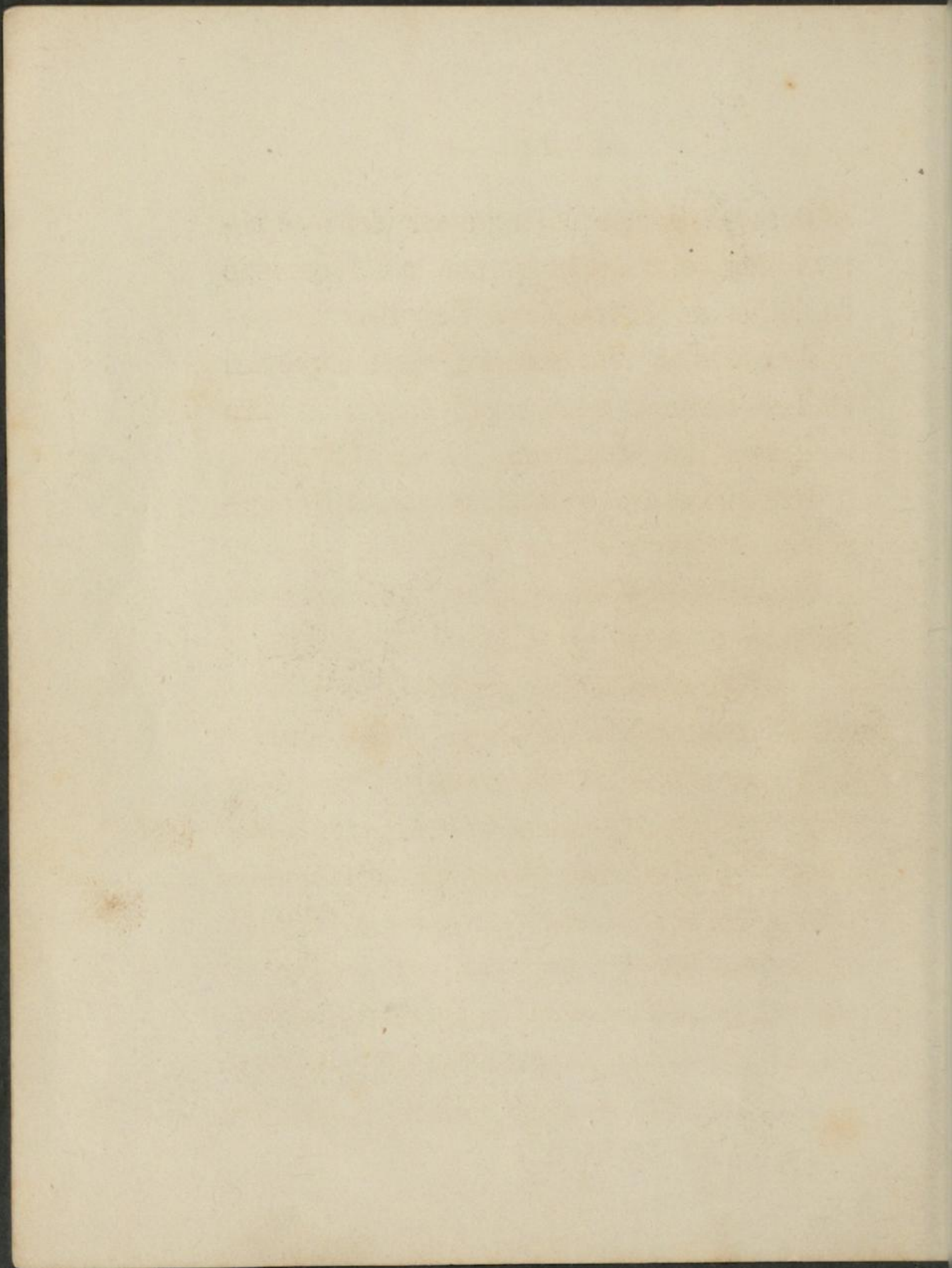
— Je n'ai pas peur de vous.

— Petit insolent, si je franchis la haie, je te ferai repentir de ton impertinence.

A cette menace, on lui répondit par un grand éclat de rire, qui ne fit que le provoquer encore plus.

Alfred furieux se recule, prend son élan et va pour franchir la haie, dans le dessein de se venger. Malheureusement, son pied se prend dans une ronce, et il tombe au milieu des épines, dans le buisson. Alfred s'était fait véritablement très-grand mal. Il crie et n'a pas la force de se dégager. Son bel habit est pris dans les épines, ses vêtements sont accrochés de toutes parts. Pour comble de malheur, un de ses souliers est tombé au fond du buisson, et son beau chapeau est dans le champ de l'autre côté.





Il serait demeuré longtemps dans ce pitteux état, si le petit garçon n'eût eu pitié de lui et ne l'eût aidé à s'en tirer.

Alfred était tout meurtri, tout piqué; il était si honteux qu'il gagna sans rien dire le chemin de la maison.

Dès que son père le vit revenir, il soupçonna quelque fâcheux accident.

Quand Alfred lui eut fait le récit de son aventure :

— Mon cher enfant, lui dit-il, je te conseille une autre fois de ne pas être si prompt à te courroucer, et de ne pas traiter mal ceux qui ne dépendent pas de toi. Cette chute t'était parfaitement due; tu n'avais pas besoin de vouloir battre ce petit garçon.

— Mon père, c'était un petit garçon si pauvre, si malheureux! Pourquoi ne m'a-t-il pas obéi?

— Et pourquoi donc, ajouta le papa, se

serait-il soumis à tes ordres ? Supposes-tu donc que tous les petits garçons mal vêtus doivent obéir aux ordres du premier enfant riche et bien habillé qui les rencontre ? Sous les haillons, il y a souvent plus de qualités et de vertus que sous le costume le plus resplendissant. L'habit ne fait pas le moine.

— A quoi bon alors être riche, reprend Alfred avec un ton de dépit, si la fortune ne sert à rien ?

— Elle sert beaucoup, mon enfant, entre les mains de ceux qui veulent en faire un bon usage. Elle sert à secourir l'infortune, à soulager le malheureux. Avec tes idées, elle servirait à autre chose. Selon toi, un enfant riche est celui qui, ayant abondance de tous biens, garde tout pour lui ; qui bat les enfants pauvres lorsqu'ils ne veulent pas lui obéir, et qui se croit dispensé de leur témoigner du retour, quand ils consentent à

lui rendre les plus grands services malgré son insolence.

Le papa avait poussé son raisonnement un peu loin ; cependant Alfred comprit qu'il méritait quelques reproches, et comme il était généreux par caractère, il se promit de ne plus frapper les enfants moins bien habillés que lui.

Il avait oublié son aventure et était sorti le lendemain pour aller se promener, lorsqu'il aperçut de loin le petit garçon qu'il avait voulu battre la veille. Aussitôt, il marche vers lui et l'aborde. — Mon ami, lui dit-il, tes habits sont en bien mauvais état ; est-ce que tu n'en as pas d'autres.

— Non, dit le petit. J'ai trois frères et deux sœurs qui ne sont pas mieux vêtus que moi ; mais je ne songerais guère à mes habits, pourvu que j'eusse de quoi manger.

— Et pourquoi n'as-tu pas de quoi manger ?

— Parce que mon père est malade, parce que la moisson est commencée et qu'il ne peut travailler. Maman dit que nous mourrons de faim, si le bon Dieu n'a pas pitié de nous.

Alfred, sans en entendre davantage, court à la maison. Son père le regarde encore venir.

— Tu ne pleures pas aujourd'hui, lui dit-il, et tu n'as pas tes habits en désordre.

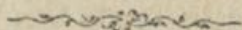
— Mon papa, je viens de me promener et je retourne pour te demander quelque chose. Je voudrais que tu me permettes de donner un pain et tout l'argent que j'amasse depuis un mois. Le petit garçon que j'ai voulu battre hier a trois frères et deux sœurs qui n'ont pas de pain ; je voudrais leur en donner ; ils sont presque nus, je voudrais aussi leur donner mon argent pour qu'ils puissent acheter des habits.

— Tu as une bonne action à faire, mon enfant, donne, donne tant que tu voudras. C'est gagner les béatitudes célestes que de donner à manger à ceux qui ont faim, que de vêtir ceux qui sont nus.

Alfred, muni d'un pain et de sa bourse, retourne vers le petit garçon.

— Tiens, lui dit-il, tu m'as rendu service, prends ceci. Je te le donne parce que je suis riche. Je t'en donnerai encore d'autres ; j'en ai beaucoup plus que cela à ma disposition.

La joie du petit bonhomme, en recevant ce présent, égale celle qu'éprouve l'enfant riche après cette bonne action. Alfred n'a jamais été aussi heureux de sa vie, il s'échappe sans attendre aucun remerciement, et son père, témoin de sa conduite, le reçoit dans ses bras et le comble de félicitations.



Le Vieillard à la barbe blanche.

Sur une colline, dans une petite maison couverte de tuiles rouges, éloignée de toute autre habitation, environnée de riches vignobles et de beaux arbres fruitiers, vivait un vieillard vénérable dont la barbe descendait jusqu'au milieu de son corps. Il était vêtu d'une robe de bure. Quand il sortait, il s'appuyait de la main droite sur un bâton et tenait de la gauche un livre.

Solitaire, laborieux, compatissant, il ne voyait jamais un malheureux sans lui tendre une main secourable.

Cependant, à cause de sa grande barbe blanche, à sa vue, les petits enfants se renversaient sur le sein de leur nourrice ; les jeunes filles se cachaient et les bonnes femmes faisaient le signe de la croix.

Un bonhomme du voisinage qui l'avait connu enfant, racontait ainsi son histoire.

— Dans une grande ville de province, disait-il à ceux qui demandaient quel il pouvait être, vivait un Monsieur fort riche qui possédait plusieurs maisons, des fermes, des terres, des enclos. Il habitait tantôt la ville, tantôt la campagne, et donnait tous ses soins à l'éducation d'un fils unique qu'il aimait beaucoup et qu'on appelait Octave.

Assez joli garçon de visage, Octave ne manquait pas de certaines qualités du cœur ; mais une excessive indulgence, chaque jour, les effaçait en donnant l'essor à de très-grands défauts.

Il y avait à la maison plusieurs domestiques ; ordre leur était donné ne ne jamais contrarier Monsieur et de lui obéir en tout.

Jouets superbes, vêtements à la mode, rien ne lui était refusé. Sa mère en était folle ;

ses yeux maternels étaient flétris par la faiblesse, et elle finissait toujours par lui accorder tout ce qu'il demandait avec obstination. Elle poussait si loin sa tendresse qu'elle disait qu'il ne fallait pas le contrarier pour lui apprendre à lire, parce que, chaque fois qu'on lui mettait un livre à la main, il se plaignait d'avoir mal à la tête.

Il résultait de là qu'Octave était volontaire, paresseux et surtout très-ignorant.

— Je voudrais des gâteaux, disait-il à toute heure, je voudrais du sucre ; et il en mangeait jusqu'à se faire mal. Souffrait-il ensuite, et lui présentait-on quelque breuvage qui aurait pu le guérir,

— Non, je n'en veux pas, s'écriait-il en pleurant, c'est trop amer.

Souvent il demandait des choses sur lesquelles il était impossible de le satisfaire, et le peu d'habitude qu'il avait d'être contrarié

le rendait implacable pendant des heures. Toujours servi par les autres, il était maladroit. Elevé trop délicatement, il était souvent malade. La moindre impression de l'air lui causait la fièvre. Au lieu de le faire amuser à courir, à s'exercer hors la maison, on l'accoutumait à se tenir tranquille ; il ne sortait pas de peur de salir ses habits, ou de gâter son teint.

Au moyen de cette éducation, Octave savait à peine lire et écrire, et ne montrait qu'une foule de défauts.

Près d'une maison de campagne du papa d'Octave habitait un honnête fermier, qui avait un fils unique âgé de neuf ans, qu'on appelait Antoine.

Ce petit garçon, accoutumé à courir les champs, à suivre les laboureurs à la charrue, à conduire les troupeaux au pâturage, était endurci à la fatigue et avait une santé des

plus brillantes. Il n'était pas aussi délicat qu'Octave, mais ses dehors n'en étaient pas moins prévenants. Avec une humeur toujours égale, il paraissait prendre le plus grand plaisir à obliger.

Si Antoine voyait un pauvre pendant qu'il était à dîner, il ne manquait jamais de se lever de table et d'aller partager avec lui son repas. Son caractère était si bon qu'il n'avait jamais eu le courage d'enlever aux mères des oiseaux leurs petits. Il se serait détourné de peur d'écraser un vermisseau.

Ces dispositions le rendaient cher à tout le monde, mais surtout à un vieux berger, grand observateur des astres et fort instruit, qui, par pure affection, lui avait appris à lire, à écrire, et enseigné les premiers éléments des sciences qu'il connaissait. Sa douceur, sa facilité à apprendre, et la rapidité de ses progrès, avaient épargné beaucoup

de peines et procuré de vrais plaisirs à son champêtre instituteur.

Antoine, toujours content, se prêtait volontiers à tout ce qu'on exigeait de lui, et montrait le germe des talents à côté de celui des vertus.

Un matin, Octave, qui était venu passer la belle saison dans le château que vous voyez dans la vallée, conduit par un domestique, respirait l'air pur de la campagne. Il s'amusait à cueillir des fleurs champêtres, à poursuivre des papillons, lorsque tout à coup une vipère horrible, élevant la tête au-dessus de l'herbe avec des sifflements affreux, s'élança vers lui.

L'enfant craintif, épouvanté, n'osait se mouvoir. Antoine, que le hasard amenait de ce côté, accourut à ses cris pour s'informer de ce que c'était. Il voit la vipère, prend un bâton, s'avance bravement et la tue.

Au moment même arrive la mère tremblante. Son premier mouvement fut de presser son fils dans ses bras, de le couvrir de baisers, de lui demander s'il n'avait aucun mal.

— Non, maman, je n'en ai point ; mais je suis persuadé que cette vilaine bête m'aurait mordu si ce petit garçon ne m'en eût débarrassé.

— Et qui êtes-vous, mon petit ami ? dit la dame au petit paysan.

— Je m'appelle Antoine.

— C'est bien, mon enfant ; vous avez du courage ; vous avez rendu un grand service à mon fils ; vous viendrez dîner avec nous.

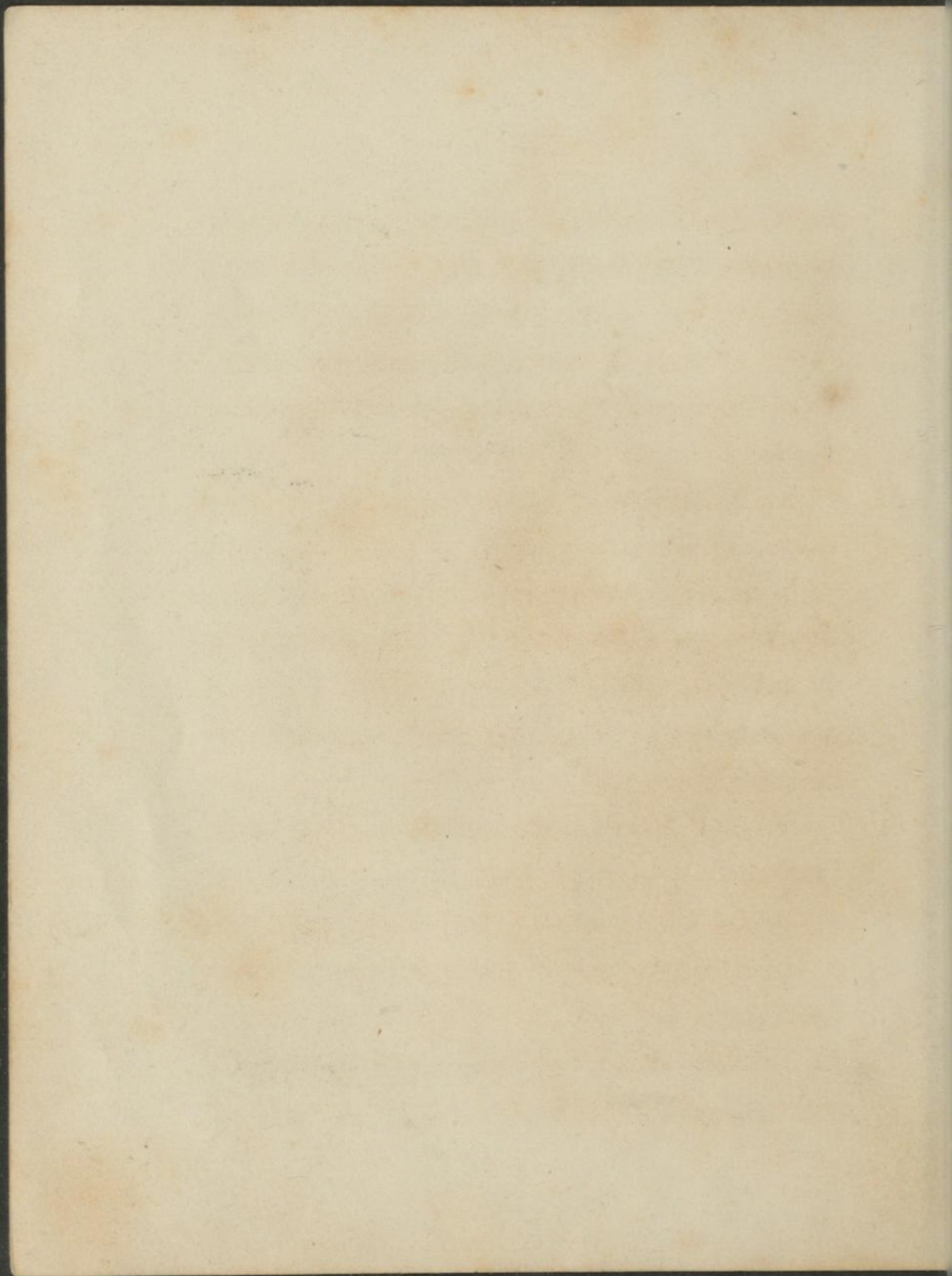
— Je vous remercie, madame, mon père m'attend.

— Et quel est votre père, mon petit ?

— Le fermier qui demeure dans cette petite maison sur le penchant de cette colline.

— Fort bien, mon enfant ; j'ai des maisons





de campagne, de vastes forêts, d'immenses prairies, voulez-vous dorénavant être mon fils ?

— Comme il vous plaira, madame, pourvu que je conserve aussi mon père et ma mère.

— Vous les conserverez ; ils doivent être trop fiers de vous avoir.

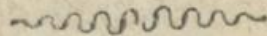
La dame envoya aussitôt un de ses gens au fermier, et, prenant le petit Antoine par la main, le conduisit au château, où elle fit au père le récit du danger qu'avait couru son fils.

Antoine fut remercié et fêté. Introduit dans l'intérieur des appartements, il se trouva comme transporté dans un monde nouveau ; il traversa des salles meublées de fauteuils, de glaces, de soie, de draperies. A dîner, on lui trouva un jugement sain, une intelligence remarquable. On voulut qu'il restât

avec Octave, afin qu'il lui servît de modèle l'excitât au bien. Il fut élevé et grandit avec lui.

Après plusieurs années, Octave, son protecteur et son ami étant mort, il laissa pousser sa barbe et vint habiter la maison qu'avaient habitée ses pères sur cette colline. C'est ce vieillard que vous venez de voir passer et que les années semblent accabler de leur poids.

Les petits enfants qui ont aujourd'hui le teint frais et la mine fleurie, dans soixante ans, auront aussi la barbe blanche et seront aussi des vieillards.



Les deux Amies.

Dans un village de la Normandie vivaient deux familles liées entre elles de la plus étroite amitié. Elles jouissaient à peu près de la même fortune, et la moindre discussion ne s'était jamais élevée entre elles.

Dans chacune de ces deux familles il y avait un ange. Madeleine dans l'une, Adelaïde dans l'autre. Madeleine et Adelaïde, élevées ensemble, se chérissaient tendrement. Jamais visages ne furent si ressemblants, jamais affections si égales, volontés si unies.

Cependant l'amitié qui devait durer toujours entre les deux maisons se relâcha et fut enfin brisée. Les dissensions politiques pénétrèrent jusqu'au hameau, et le père d'Adelaïde, poussant ses idées à l'extrême,

ne vit plus dans son voisin, qui avait des opinions différentes, qu'un ennemi. Discutant sans cesse et bâtissant des systèmes, le sommeil fermait à peine ses paupières. Il errait çà et là l'œil sombre, la figure rude.

Adelaïde lui prodiguait en vain ses plus tendres caresses.

— Pourquoi, lui disait-elle, mon père, vous faire tant de mal ? Pourquoi nourrir des pensées qui vous attristent et vous rendent méchant, vous qui êtes si bon ? Vous nous faites du chagrin à tous. Ma mère ne cesse de pleurer, et votre maison n'est plus qu'une maison de deuil.

Malgré ses pleurs et sa tendresse, Adelaïde était repoussée, et son père fit même refuser sa porte à la famille de Madeleine.

Ainsi voilà la gentille Adelaïde qui n'a pas encore dix ans, qui est fraîche comme

le lis matinal, pure comme la neige des montagnes, la voilà privée de voir sa chère Madeleine. Les deux familles étaient dans une vraie consternation. Elles ne se voyaient plus. Le père de Madeleine avait souffert de la froideur de son ami; mais ses idées et ses procédés ne lui avaient pas ôté ses affections.

Il était bon, généreux; le malheur aurait dû le respecter, et pourtant ce fut lui qu'il frappa. Par des circonstances imprévues et subites, par des pertes considérables de capitaux engagés, il se trouva tout d'un coup dans une complète ruine. Brisé par ce désastre inattendu, peu fait à la misère, il ne put la supporter, et, accablé de chagrin, quelque temps après il mourut.

Après cette perte douloureuse, Madeleine et sa mère ne voulurent pas rester dans une contrée où tout leur aurait rappelé leur mal-

heur ; elles quittèrent le pays et allèrent demeurer dans une petite cabane, à quelque distance des bords de la mer. Là, enfoncées toutes deux dans une vallée déserte, cachées par la solitude et l'ombre épaisse, mais plus encore par la honte, compagne de la pauvreté, dont la modestie même n'est pas exempte ; elles évitaient dans les larmes ce cruel mépris auquel la vertu réduite à la misère se voit exposée de la part du vil orgueil humain. La bonté commune de la nature faisait presque seule les frais de leurs repas.

Le père d'Adelaïde, absent avec sa fille lors de leur départ, l'apprit avec une douleur véritable. Le temps et les événements avaient changé ses idées et son cœur. Il les fit chercher partout sans pouvoir découvrir le lieu de leur retraite ; et cet ancien ami du père de Madeleine, dévoré de remords d'avoir pu cesser un seul instant

de l'être, et qui finit bientôt ses jours, recommanda à sa femme et à sa fille d'employer tous les moyens pour trouver Madeleine et sa mère, et de partager leur fortune avec elles.

Il n'avait pas besoin de faire cette recommandation. Adelaïde n'avait jamais cessé d'aimer son amie ; elle avait trop souffert de leur éloignement pour ne pas désirer la revoir et ne pas la redemander partout.

Mais toutes les recherches qu'elle fit, toutes les peines qu'elle se donna, furent inutiles ; elle resta tristement persuadée que son amie était perdue pour elle, et qu'elle ne pourrait jamais réaliser à son égard les idées généreuses qui étaient dans son cœur.

Dieu, qui conduit les événements terrestres, n'abandonnera cependant pas la veuve, il récompensera la vertu de Madeleine. La mère d'Adelaïde a des propriétés immenses,

Adelaide elle-même est héritière de très grands biens. Cependant un château est à vendre sur les confins de la Normandie, tout près de la modeste habitation de Madeleine. Elles l'achètent, et elles prennent la résolution d'y aller passer la belle saison, afin d'y vivre dans le recueillement et la paix.

Les deux amies vont donc habiter le même pays, et elles se croiront à des distances infinies, perdues; elles penseront sans cesse l'une à l'autre; elles donneraient tout au monde pour se voir, pour s'embrasser et peut-être ne se rencontreront-elles pas.

Madeleine a grandi, elle a élevé deux petits agneaux, elle a une chèvre qui leur donne du lait. Tous les jours elle les mène paître, sa jolie tête couverte d'un grand chapeau de paille. Elle tient à la main une petite verge.

Adelaide est rendue au château avec sa

mère; on ne parle dans le village et les environs que de sa beauté et de sa bienfaisance.

Elle suivait un jour par hasard les moissonneurs, quand une pauvre jolie paysanne fixe ses regards. Sa beauté était brillante comme la rose, quand la fraîcheur du matin humecte ses feuilles odorantes. Ses vertus modestes brillaient dans ses yeux, une grâce naturelle animait toute sa personne. Elle semblait ne pas savoir qu'elle était belle. En apercevant Adelaïde qui la regardait, elle se détourna promptement de sa vue en rougissant.

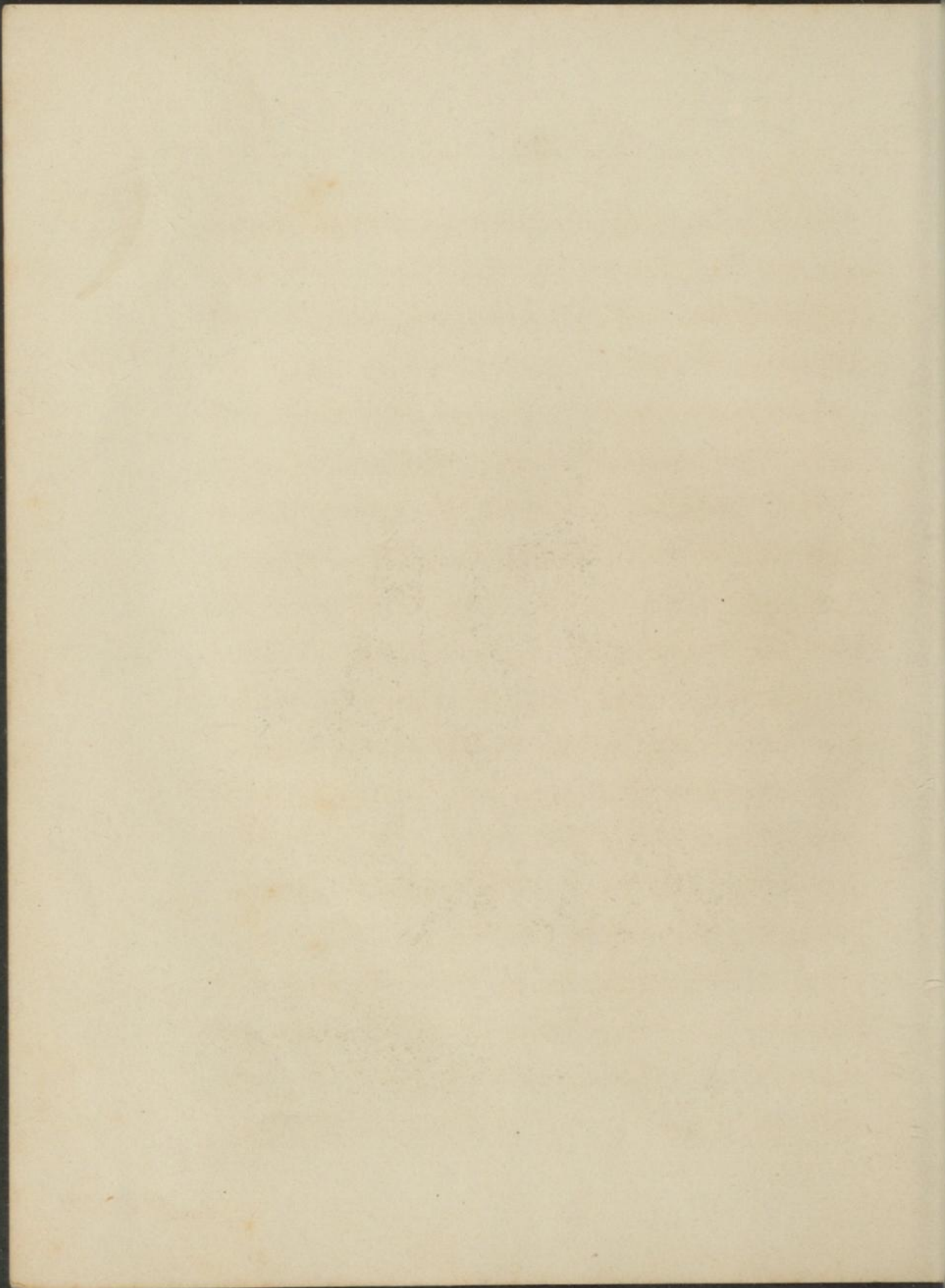
Adelaïde fut frappée de tant de charmes.

— Quel malheur, se disait-elle, qu'une figure si délicate, si touchante, et où la noblesse et la bonté se peignent également, reste ignorée dans cette campagne! Comme on la trouverait belle à la ville! Elle ra-

pelle à mon souvenir ma chère Madeleine. Que deviennent, hélas, les races les plus illustres ! Son père n'est plus, et ses maisons, ses terres autrefois étendues, sont passées à des étrangers. On dit que sa veuve âgée et sa fille qu'on ne peut retrouver, demeurent dans quelque retraite obscure, forcées par le triste souvenir de leur ancienne splendeur et l'orgueil décent, de s'éloigner des lieux dont elles faisaient l'ornement dans des temps plus heureux. Jusqu'à ce jour je n'ai pu les découvrir, toutes mes recherches ont été vaines. Oh ! si je retrouvais Madeleine, ma chère Madeleine.

Alors tout d'un coup, ayant un pressentiment, poussée par une puissance divine, et comme si une idée subite lui fût venue, elle court après la jeune bergère qui s'éloignait, la joint, l'arrête, et appuyant ses mains





sur ses deux épaules, visage tourné contre visage, les yeux fixés dans les yeux.

— C'est toi! s'écria-t-elle, c'est toi! Dieu me l'a dit.

Embrasse-moi! je t'ai reconnue, Madeleine! Madeleine! je suis Adelaïde.

Qui pourrait exprimer le mélange des sentiments qui s'agitent dans le cœur de ces deux gentilles créatures? qui pourrait dire les transports divins dont ils sont agités! La tendresse, la pitié, confondues dans leur âme, leur arrachent de douces larmes.

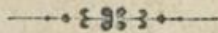
— O mon amie, ma compagne, c'est toi que j'ai regrettée, que j'ai tant cherchée, toi que je retrouve dans cette solitude lointaine, toi, précieux reste d'une illustre et noble famille, l'image adoucie du plus vertueux des hommes. Comment as-tu pu rester toujours jolie, quand la pauvreté s'est appesantie sur toi? Qu'il me soit maintenant permis de te

transplanter dans un plus riche sol. Il faut que tu aies des terres, afin que les rayons du soleil et les pluies du printemps répandent sur elles leurs influences abondantes et fécondes. Tu as choisi ce village pour y fixer ta demeure, tu en deviendras la joie et l'orgueil. Est-ce à mon amie à glaner ainsi les restes d'une moisson qui m'appartient? Ton père était le bienfaiteur des pauvres dans notre pays; ses greniers toujours ouverts, étaient, quoique abondants, trop étroits pour son cœur, tant il avait de générosité et d'âme. Rejette cette poignée de blé indigne d'une main charmante. Les champs, la maison de ton amie sont à toi.

Madeleine court avec Adelaïde apprendre ces heureuses nouvelles à sa mère. Cette bonne dame, solitaire et toujours triste, attendait son retour dans l'accablement. Étonnée elle crut à peine ce qu'elle entendait. La joie

coula dans ses veines flétries ; un rayon éclatant de grandeur et de beauté brilla dans ses yeux, et dans ses transports elle embrassa vingt fois Adelaïde et sa fille.

Adelaïde les conduisit ensuite dans son château ; et c'est là maintenant que ces mortelles vertueuses coulent des jours sereins et fortunés.



Le Joueur de musette.

Une famille composée d'un joueur de musette qui pouvait bien avoir soixante ans, d'une femme de cinquante, d'une fille de dix, d'un petit garçon de huit ou neuf, prenait son repas à l'heure de midi auprès d'une claire fontaine.

Un âne paissait à côté d'eux. Sur le dos

de cet âne étaient deux gros paquets de hardes.

Un jeune écolier qui avait un carton rempli de livres, vint aussi s'asseoir au bord de la fontaine, pour manger lui-même à son aise son morceau de pain.

Le bonhomme fut aussitôt frappé non-seulement de la gentillesse, mais encore de l'air résolu et jovial de cet enfant. Il lui demande ce qu'il fait.

— Vous le voyez bien, lui dit-il, je fais l'école buissonnière. L'étude m'ennuie, et au lieu d'être en classe et d'apprendre mes leçons, je me promène.

— C'est plus aisé, mon petit; mais si dans les champs vous n'attrapez pas de ta-loches, vous n'attraperez guère non plus de science.

— Tant pis, pourquoi est-elle si difficile la science?

Il y eut alors un moment de pause, pendant laquelle le bonhomme sembla réfléchir. Puis il dit : Puisque vous n'aimez pas la classe, aimez-vous les voyages ? Voulez-vous venir avec nous ? Je vous donnerai un haut-bois, vous accompagnerez ma musette, et nous ferons de la musique ensemble.

— Je le veux bien, répondit l'enfant sans hésiter. Et il se mit à manger dans leur compagnie.

— Mais si son père, dit alors la femme, qui trouvait cet enfant à son goût et qui ne demandait pas mieux que de l'emmener, qui avait peur seulement d'être poursuivie et accusée de sa disparition ; mais si son père, inquiet en apprenant son départ, court après nous.

— Mon père n'est pas dans le pays, il

voyage presque toute l'année, il ne courra pas après moi.

A chaque retour il raconte des histoires arrivées dans toutes les villes où il passe ; il dit que les voyages forment la jeunesse ; en voyageant je me formerai.

Le joueur de musette trouve ce raisonnement très-juste, l'arrose d'un coup de piquette qu'il verse d'une gourde, puis il dit : C'est convenu, nous faisons société ensemble. Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Ferdinand.

— Eh bien ! Ferdinand, prends ce hautbois que je te donne, avec lui et ma musette nous tirerons de parfaits accords, et si tu as des dispositions, peut-être ferai-je de toi un artiste, un illustre musicien.

Et en disant ces mots, il prend dans un des paquets de hardes un hautbois noirci par la vieillesse, et le donne à Ferdinand. En-

suite on plie bagage, on charge l'âne et on se met en route.

Nous ne suivrons pas la famille errante de ville en ville, de château en château; nous ne l'accompagnerons pas, tantôt suivant les grandes routes, tantôt s'écartant et passant dans les villages, vivant un jour dans l'abondance, un autre jour dans le plus grand dénûment.

Ferdinand, qui n'avait pas eu le courage d'étudier, parce que l'étude demande du travail et de l'application, Ferdinand, qui, en vivant en bohémien, en vagabond, s'exposait à devenir toute sa vie mauvais sujet, qui aurait dû aimer son père assez pour ne jamais consentir à s'en séparer sans sa permission, lui avait écrit au bout d'un mois, afin de lui apprendre son départ et de le tranquilliser; il disait qu'il partait pour voyager comme lui, que comme lui il reviendrait.

Puis on ne savait plus au pays ce qu'il était devenu. Cependant son père avait été dans une très-grande inquiétude. Où était son fils, avec qui était-il parti ? Partout il le demandait et nulle part on n'avait pu lui donner de ses nouvelles.

Deux années après, un homme de quarante ans, enveloppé dans son manteau et sortant de Carpentras, rencontre la famille errante dans une excavation voisine de cette ville. Le vieillard a une vieille veste jaune, couverte de pièces. Près de lui est sa muserette. Il est assis et commence à fredonner un air égrillard. La femme se plaint de sa misère. Pendant ce temps la jeune fille rêve, le petit garçon crie à tue-tête, et Ferdinand cueille des mûrs sauvages dans un buisson.

Le voyageur regarde du haut du tertre ce pauvre ménage.

La femme disait à son mari : Comment

avez-vous le cœur de chanter dans l'état où nous sommes ?

— C'est pour chasser notre chagrin, répondait-il.

— Vos chansons n'ont pas cette vertu-là ; il faut avouer que vous avez fait choix d'un joli métier : courir le monde avec une musette sans savoir aujourd'hui comment on vivra demain.

— J'aime la musique et les voyages.

— Je ne les aime pas moi, vous ne pensez qu'à vous. Voilà une belle éducation que vous donnez à vos enfants.

— Ni vous ni moi n'en avons reçu de meilleure. Pendant ce temps nos enfants s'élèvent, ils grandissent. Dieu, qui est le maître, aura pitié d'eux dans l'avenir. Ils seront bien plus fortunés quand la vie cessera de leur être amère. Quand le bonheur n'est pas précédé par les peines, il est bien

moins doux. Tout n'a de prix que par son contraire. Le riche qui n'a pas été pauvre, ne connaît pas la valeur de la richesse.

Le petit garçon qui criait, interrompit cette conversation en s'écriant : Ma mère, ne grondez pas si fort, car voilà un Monsieur qui vous écoute.

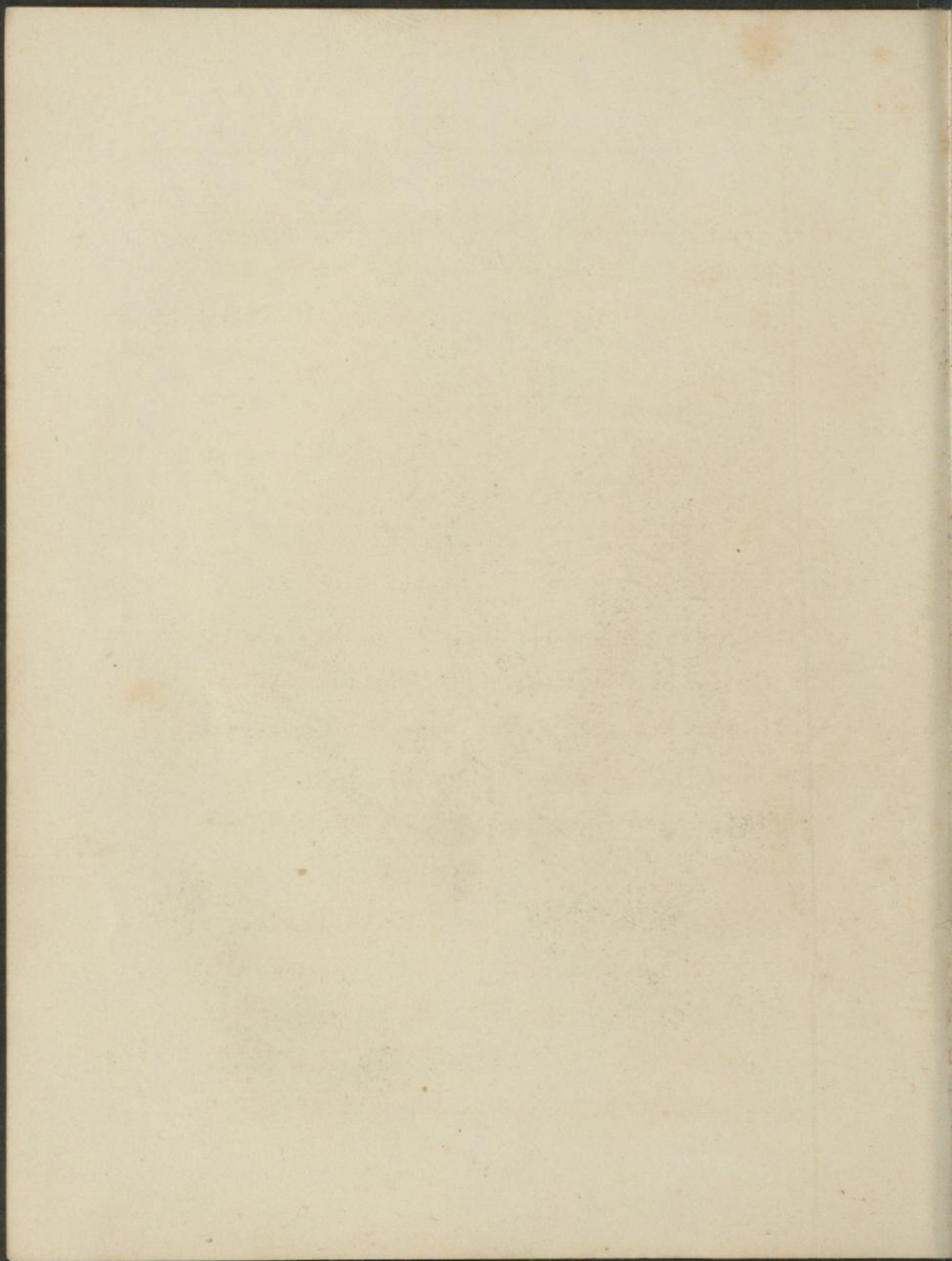
Le voyageur descend à ces mots et salue le musicien qui se relève tout droit, saisit sa musette et dit : Monsieur, quel chant voulez-vous ? du gai, du tendre, du plaisant ? parlez et je puis satisfaire votre goût, quel qu'il soit.

Le voyageur tire un franc de sa bourse et répond : Ce qu'il vous plaira, monsieur le virtuose, je ne suis pas difficile.

Le joueur de musette lui chanta une romance.

— Cela est bien triste, dit le voyageur ;





ne pourriez-vous pas me faire rire au lieu de me faire pleurer ?

Le musicien chante aussitôt une chansonnette qui parut assez comique à l'étranger, et comme il comprit que c'était là son goût, il lui en donna tant qu'il voulut. Si bien que le monsieur sembla ne pas regretter sa pièce de vingt sous.

Cependant le voyageur, frappé de cette dispute du musicien avec sa femme, dont il avait entendu une partie, lui dit : Monsieur le ménestrel, il me semble que votre profession ne vous a pas procuré une grande fortune.

— Non assurément, répond le vieillard ; mais on ne peut pas avoir tous les bonheurs ensemble. Riche ou non, j'ai toujours été gai, j'ai vu du pays, et j'ai vécu plus heureux que bien des rois ; mais tout finit, Mon-

sieur, je songe à ma retraite, et je vais tranquillement mourir dans ma patrie.

Pendant cette conversation, Ferdinand s'était approché. Il va prendre son hautbois et vient se placer auprès du bonhomme comme pour jouer à l'étranger quelque farandole et l'accompagner de ses accords. Tout d'un coup le voyageur le fixe et semble agité d'un tremblement convulsif. Une pâleur subite passe sur son front. Se tournant vers le joueur de musette et se couvrant le visage de son manteau :

— Et ce garçon, lui dit-il d'une voix forte et émue, se retire-t-il tranquillement dans votre patrie ?

A cette parole qui lui est connue, Ferdinand tressaille et jette un cri : Mon père ! s'écrie-t-il. Mon père ! — Et il va se prosterner à ses genoux.

Le musicien et sa femme sont atterrés.

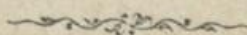
Pardonnez-moi, mon père, dit alors Ferdinand ; je n'ose lever les yeux en votre présence. Je sais que je vous ai offensé, que j'ai eu tous les torts. Ne faites pas de reproches à ce brave homme si je vous ai quitté, ce n'est pas sa faute, c'est moi qui ai voulu le suivre. Non, quoiqu'il ait toujours été bon pour moi, je ne veux pas l'accompagner dans son pays ; c'est avec vous que je veux aller.

Le père était trop heureux d'avoir retrouvé son enfant pour faire des reproches au joueur de musette. Au contraire, voyant les bons sentiments de Ferdinand et le trouvant avantageusement grandi, il propose au bonhomme de l'emmener dans sa ville et d'assurer l'existence à lui, à sa femme et à ses deux enfants. — Bien volontiers, répondit le vieillard, ma patrie est là où je

trouve à vivre. Puis se tournant vers sa femme et leur mère :

— Vois-tu, femme, ajouta-t-il ; vois-tu, je t'avais bien dit que le bonheur nous viendrait par Ferdinand.

De cette histoire on peut conclure qu'un enfant est bien heureux quand, après une longue séparation, il retrouve son père, et que ceux qui ont la manie de courir le monde, seraient fort en peine s'ils ne rencontreraient quelquefois, chemin faisant, des hommes sages pour les tirer d'embarras.



Bonnes actions. — Récompense.

Un petit garçon, orphelin, appelé Jean Luc, avait été placé en service chez un honnête fermier.

— Pars, lui dit un matin son maître, pour le village de Mortimer, tu te feras indiquer la demeure de Thomas ; tu lui diras que les foins qu'il m'a achetés sont prêts, et lui demanderas quand je devrai les lui livrer. Il y a trois lieues d'ici à Mortimer, emporte un morceau de pain pour ton jour ; va et fais en sorte d'être de retour de bonne heure ce soir.

L'enfant part, ayant un bâton à la main et un morceau de pain dans sa poche.

A un quart de lieue à peu près de la ferme, il rencontre un petit chien abandonné qui s'avance vers lui en agitant sa queue et lui demandant, pour ainsi dire, compassion et pitié.

En voyant ce pauvre animal, dont les côtes percent la peau, qui est maigre et décharné, Jean Luc se dit à lui-même :

— Pauvre petit, comme il est maigre et

souffrant! Il faut que je lui donne un peu de pain, cela lui donnera des forces.

Il tire alors son pain de sa poche et lui en présente un morceau.

Le petit chien mange d'abord gloutonnement, puis sa faim un peu apaisée, pousse de plaintifs gémissements, et exprime à sa manière sa gratitude.

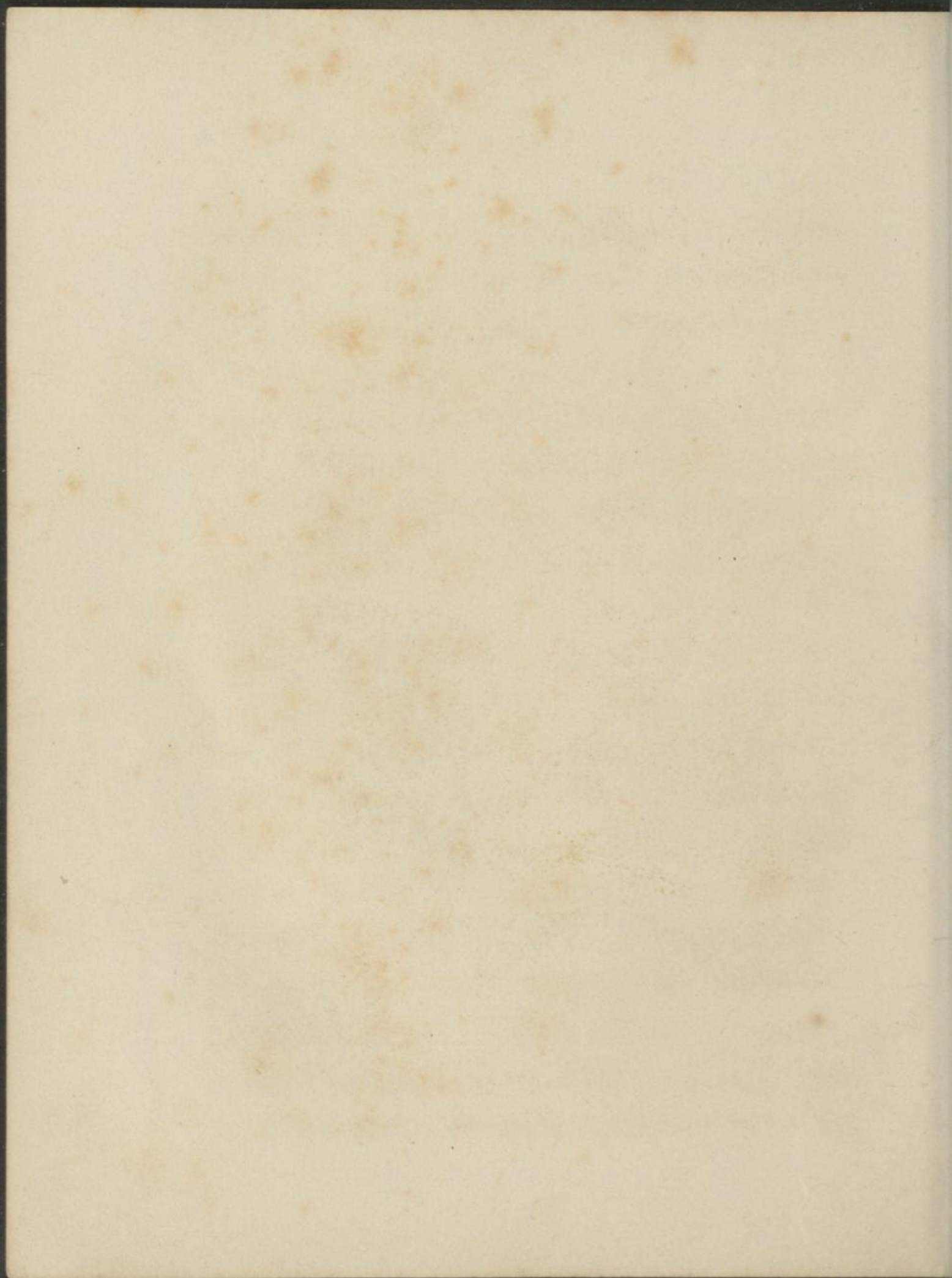
Jean Luc se remet en route, suivi de la pauvre bête, qui s'attache à lui et ne veut plus le quitter.

A peine a-t-il fait quelques pas qu'il aperçoit un méchant garçon qui semble prendre plaisir à maltraiter un âne. Le pauvre animal courbe la tête et se remue à peine, et cependant le méchant drôle le frappe continuellement avec un gros bâton.

Prenant la défense de la pauvre bête :

— Pourquoi, lui dit-il, êtes-vous si méchant et frappez-vous si cruellement ce pauvre





animal. Seriez-vous bien aise qu'un garçon plus fort que vous vous battît ?

— Qu'est-ce que cela te fait à toi ? répond le méchant drôle. Cet âne ne t'appartient pas, si tu n'es pas content, je te traiterai comme lui.

Moi je vous dis, reprend Jean Luc, que l'âne est un animal comme un autre, destiné à des travaux utiles, et que c'est être barbare que de le maltraiter. Du reste, votre menace ne me fait pas peur ; si vous m'attaquez, j'aurai le droit de me défendre. Vous êtes plus grand que moi, mais je ne me laisserai pas battre, croyez-le.

— Ah ! tu ne te laisseras pas battre !

Et, s'avançant sur Jean Luc, il cherche à lui donner un coup de bâton sur la tête.

Jean Luc l'évite. Comme il allait redoubler, Jean Luc le prend au collet et le jette par terre. Alors, se sentant renversé, le

mauvais garçon, comme tous les gens méchants, qui sont ordinairement faibles et lâches, prie Jean Luc de ne pas lui faire du mal.

— Je n'ai pas l'intention d'user de ma force et de vous maltraiter, je vais vous laisser lever; mais auparavant promettez-moi de laisser cet âne tranquille et de ne plus le frapper.

— Je te le promets.

— Est-il à votre père cet âne?

— Non, il est à la mère Martuche, qui s'en sert le matin et le soir, pour porter son lait à Mortimer.

— Laissez-le donc aller.

Puis, avant de se remettre en route, s'approchant du pauvre animal qui s'était couché par terre et qui semblait beaucoup souffrir:

— Pauvre bête, se dit-il encore, Hélas! la faiblesse et les coups qu'il a reçus ne

lui permettent pas de se lever. Mais il faut que je m'en aille ; je ne puis pas perdre mon temps à le secourir. La journée passe vite, et je dois être de retour avant la nuit.

Et comme il reprenait son chemin :

— Je ne puis pas cependant, reprit-il en revenant sur ses pas, je ne puis pas laisser cette pauvre bête en cet état. C'est une bonne action que je fais : la Providence m'en tiendra compte.

Il arrache alors une poignée d'herbe, et la présente à l'âne qui la mange. Ensuite il va puiser de l'eau dans ses deux mains, la lui fait boire, et le pauvre animal, après quelques efforts, se relève et se met à paître.

Jean Luc l'abandonne alors et poursuit son chemin. A quelques pas de là, il se trouve arrêté par un gros ruisseau qu'on traverse sur une pièce de bois, et sur le bord du-

quel il voit un pauvre homme qui n'ose ni avancer, ni reculer.

— Qu'avez-vous, bonhomme, s'écrie-t-il, à rester ainsi au milieu de cette eau? Pourquoi ne passez-vous pas sur la pièce de bois?

— Hélas! mon cher monsieur, ou ma belle demoiselle, répond le pauvre homme; aveugle comme je suis, je ne puis juger par votre voix ce que vous êtes; je sens bien que j'ai de l'eau jusqu'aux jambes, mais je n'ose faire un mouvement, de peur de m'engager trop avant et de me noyer.

— Eh bien! lui dit Jean Luc, attendez. Venez vers moi, de ce côté ici, et je vous aiderai à passer sur la pièce de bois.

L'aveugle allonge son bâton, sort de l'eau, et Jean Luc le prenant par la main, lui fait traverser le pont étroit et le remet dans son chemin.

— Je vous remercie, mon petit ami, lui

dit alors l'aveugle ! désormais je puis gagner ma demeure sans guide ; que Dieu conduise vos pas !

Jean Luc avait fait à peu près deux lieues lorsque, à sa rencontre, s'offre une vieille bonne femme portant sur son dos un havresac vide, et demandant l'aumône.

Cette pauvre vieille, en le voyant venir, marche vers lui et lui dit :

— Mon bon petit monsieur, n'auriez-vous pas une pauvre petite bouchée de pain à me donner ? Je meurs de faim, et je n'ai pas de quoi subsister. — Jean Luc ne peut encore résister au désir de bien faire. Il n'a pas mangé depuis le matin, il se sent un grand appétit ; mais qu'importe, il donne à la pauvre femme le reste de son morceau de pain, regrettant de ne pouvoir faire ni plus, ni mieux.

Cette bonne femme, en le quittant, lui dit :

— Je vous remercie, mon cher enfant ;

que le ciel soit votre guide, qu'il vous conserve et vous fortifie ; qu'il écarte de votre personne la méchanceté autant qu'elle est éloignée de votre cœur.

Enfin il arrive à l'endroit où il a affaire, s'acquitte de sa commission, et se remet en marche pour retourner à la ferme.

La nuit s'avance, il marche, marche ; mais il a beau se hâter, vers le milieu de son voyage, accablé de fatigue, exténué de besoin, ne pouvant plus se soutenir, il s'assied par terre et se met à pleurer.

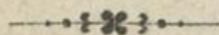
Dans cet état cruel, il était près de mourir, lorsqu'une bonne femme conduisant un âne chargé de lait vient à passer près de lui.

Cette bonne femme s'arrête, l'examine et lui dit : Ah ! mon pauvre petit, c'est vous qui, ce matin, avez défendu mon âne et lui avez donné à manger ; je vous ai vu de loin. Dans quel état je vous trouve !

Bien certainement vous mourez de besoin. Tenez, cher enfant, voilà du lait, buvez, buvez.

Jean Luc but avec avidité et se trouva mieux.

Après avoir remercié la bonne femme, il se remet en route, arrive heureusement à la ferme, y trouve un bon souper et se couche, heureux d'avoir passé une journée pleine de bonnes actions.



Mauvaises actions. — Châtiment.

Il ne faut pas croire qu'un enfant né avec un mauvais caractère soit excusable quand il commet des actions abominables, quand il se montre méchant, cruel, querelleur. En écoutant les réprimandes qu'on lui fait, en

profitant des bons exemples qu'il a sous les yeux, il peut toujours se corriger. S'il reste le même, c'est qu'il est profondément mauvais. Alors tant pis pour lui lorsque les punitions arrivent, lorsque les calamités fondent sur sa tête, car à chaque défaut sa peine, à chaque méchanceté sa correction.

Paul serait un enfant assez gentil, si toutes les imperfections qu'il a ne gâtaient pas son visage : on n'est jamais beau quand on est mauvais. Paul, qui ne veut écouter personne, qui prétend se gouverner à sa guise et n'imiter que ceux qui ont des travers, est donc vilain, très-vilain.

Il croit pouvoir impunément se livrer à ses fantaisies, à ses malices ; il croit pouvoir nuire aux autres sans qu'on lui nuise. Il se trompe ; le mal qu'il fera lui sera rendu, et ce sera grande justice. Tant mieux si, assez puni, il se corrige.

Insolent avec les enfants de son âge, il leur cherche à tout propos querelle, et trouve souvent son maître. Son arrogance l'a souvent exposé à être maltraité par de jeunes garçons plus forts que lui, et quelquefois même par de plus faibles, car il est lâche et poltron, et ne s'avance que quand on recule. Il compte plutôt sur sa méchanceté que sur son courage.

Il ne sort jamais sans être accompagné d'un chien dont le poil est hérissé, qu'il a élevé et qui est tout aussi méchant que lui. Toujours aboyant après les bestiaux, harcelant les moutons, se jetant sur tous les chiens qu'il rencontre, ils sont l'un et l'autre en égale horreur. Le chien s'appelle Léopard, et lui, aussi méchant que son chien, au lieu d'être appelé Paul, est habituellement appelé Canillon.

Le père de ce petit garçon étant un jour

monté sur son cheval, lui dit : Canillon, je vais en voyage, je ne reviendrai probablement que dans la nuit ; je te laisse du pain, de la viande, dix sous et la liberté pour tout le jour.

Après ces paroles, il partit au galop. Canillon, enchanté, sort accompagné de Léopard, se promettant de s'en donner toute la journée.

A une petite distance de la maison, il commence par rencontrer un enfant qui chasse devant lui un troupeau de moutons, et veut les faire entrer dans un champ par une charrière.

— Hola ! hé ! dit cet enfant au maître de Léopard, arrêtez-vous un moment, je vous prie, et retenez votre chien ; vous allez effrayer mon troupeau !

— Ah ! oui, dit le méchant petit garçon, j'attendrai jusqu'à demain que vos moutons soient entrés dans le champ, prenez-y garde. Mords-les, Léopard ! à toi, Léopard !

Aussitôt le chien s'élance, se jette au milieu du troupeau, aboie, mord, et les moutons effrayés fuient au loin et se dispersent de tous côtés. Ce méchant chien s'obstinait à les poursuivre, s'applaudissant sans doute de son triomphe, lorsqu'un vieux bélier se retournant, fond sur lui, et à coups redoublés de ses cornes, le roule sur la poussière et l'oblige à fuir à son tour en poussant des hurlements.

Canillon, après s'être amusé de l'effroi du troupeau, se mit à rire de la défaite de son chien.

De son côté, le berger en colère, voyant son troupeau dispersé, prend une pierre, la lui lance et l'attrape à la tête. Canillon, frappé, crie et pleure. Il va marcher vers le petit garçon pour le battre lorsque, apercevant de loin un gros homme qu'il soup-

comme être le maître du troupeau, il fuit et court tant qu'il peut.

A peine l'effet du coup qu'il a reçu est-il dissipé, que son penchant naturel à faire le mal reprend toute sa puissance. Il cherche quelque temps et tressaille de malice en apercevant une petite fille appuyée contre un chêne, avec une grande cruche pleine de lait à ses pieds.

Elle s'adresse à lui quand il est à sa portée : Ecoutez-moi, mon petit monsieur, lui dit-elle poliment, je vous serais bien obligée si vous vouliez m'aider à recharger ma cruche. Ma mère m'a envoyée chercher du lait pour faire de la galette. J'ai porté cette cruche jusqu'ici, mais j'étais si fatiguée que j'ai été obligée de me reposer. L'heure passe. Si j'arrive tard, ma mère me grondera. Aidez-moi, je vous en prie, à la poser sur ma tête.

— Ah! répond Canillon, le lait que renferme cette cruche est pour faire de la galette.

— Oui, monsieur, nous devons en manger avec tous nos parents; ils viendront ce soir et nous nous amuserons bien. Aidez-moi bien vite, je vous en prie. — Volontiers, reprend le méchant, et il soulève la cruche, l'élève et, comme si elle était trop lourde et s'il ne pouvait la hausser jusque sur la tête de la jeune fille, la laisse tomber.

Le lait se répand et la cruche est brisée en mille pièces.

La petite fille pleure, pousse de grands cris, tandis que le cruel enfant s'éloigne en gambadant et en disant :

— Adieu, mademoiselle, vous ferez ce soir mes compliments à vos parents; prenez garde de trop manger de galette.

Cette méchanceté l'ayant mis en train et,

croyant avoir échappé à ses suites, il se promène en s'applaudissant et parvient dans une prairie où plusieurs enfants s'amuse à jouer.

— Voulez-vous, leur dit-il, me permettre d'être de votre jeu ?

— Nous le voulons bien, lui répondent-ils.

Alors il s'avance au milieu d'eux ; mais, il y est à peine depuis un quart d'heure, qu'il dispute, cherche querelle, et veut battre un des plus petits.

Ces enfants, qui jouaient paisiblement avant son arrivée, se rassemblent et d'un commun accord prennent la résolution de se défendre et de le corriger. Mais à l'aide de Léopard il les contient et se sauve.

Cherchant toujours occasion de mal faire, il rencontre ensuite un pauvre âne paissant paisiblement près d'une grande mare. S'étant bien assuré qu'on ne le voit pas, il ne veut

pas passer son chemin sans tourmenter ce patient animal.

Aussitôt il attache une épingle au bout d'un bâton, et le pique. L'âne rue et veut fuir ; mais il lui barre la route et le force d'entrer dans la mare, et de s'enfoncer dans la vase jusqu'au ventre. Il excite alors son chien contre lui, et rit de toutes ses forces, des mouvements de la pauvre bête, qui se débat et ne peut se dégager.

Après ce bel exploit, il va s'asseoir sur le bord du chemin, et comme, sans doute, il trouve qu'il a bien travaillé, il s'apprête à faire son repas.

A peine s'est-il assis, qu'un pauvre aveugle s'approche de lui, appuyé sur un bâton.

— Bonjour, brave homme, lui dit Cannillon ; dites-moi, n'avez vous pas vu passer par ici une petite fille portant sur sa tête un pot de lait ?

— Hélas ! répondit le mendiant, je suis aveugle, je ne vois ni le ciel, ni la terre, et l'on m'appelle le pauvre vieux aveugle Bertomio.

La situation de cet homme, faite pour inspirer de la pitié, n'en devient pas moins pour le méchant garçon un sujet d'amusement. Il n'a pas honte de chercher à inventer contre lui quelque malice. Il reprend donc :

— Bon père Bertomio, je vous plains de tout mon cœur. Vous êtes un brave homme. Si vous voulez, venez vous asseoir à côté de moi, nous partagerons mon dîner.

— Volontiers, répondit l'aveugle, et je vous serai bien obligé. Donnez-moi la main. Je m'asseyerai avec plaisir auprès de vous.

Canillon la lui tendit et, sous prétexte de le conduire à un endroit convenable, le mène

droit à la mare où l'âne se débattait dans la vase. Le bord formait talus.

— Asseyez-vous ici, ajouta-t-il en osant rire, vous serez commodément.

Et le pauvre aveugle cherchant à s'asseoir tomba de toute sa longueur dans l'eau.

Après ce forfait abominable, il s'enfuit insultant encore, par ses éclats de rire, au malheureux qu'il vient de faire tomber si inhumainement.

Ne croyez pas que ce méchant garçon se livrera ainsi impunément à ses malices. Il va tout à l'heure être châtié comme il le mérite. L'heure de la correction approche.

L'aréopage, cette assemblée auguste dont la sagesse était révérée de toute la terre, et à laquelle on venait demander des jugements des climats les plus éloignés, ces juges si respectés et si équitables, condamnèrent au supplice un jeune enfant pour avoir crevé

les yeux d'une pie sans raison. Sans doute ce jugement si fameux dans l'antiquité était trop sévère, car on ne doit pas condamner un enfant d'un âge turbulent et irréfléchi, sur une seule de ses actions. Mais quand la vie d'un garçon est un enchaînement d'actes mauvais, il faut qu'il soit puni.

Canillon voyant de loin deux hommes qui étaient accourus près de la mare, et qui discouraient avec le pauvre aveugle qu'ils en avaient retiré, craignit d'être poursuivi et doubla le pas à travers la campagne.

Arrivé dans une prairie qui conduisait au jardin d'un fermier, il voulut franchir la haie qui le bordait, lorsqu'un gros chien s'élança sur Léopard, le terrasse et le saisissant à la gorge l'étrangle, et se jette ensuite sur le méchant garçon.

Canillon pousse des cris et appelle à son secours. Le maître de la ferme sort, appelle

son chien, le retient ; mais saisissant le mauvais sujet par une oreille :

— Ah ! vous voilà, monsieur, s'écrie-t-il, vous qui, ce matin, avez jeté des pierres à mes poules et avez volé mes fruits dans mon jardin. Je vous reconnais, vous avez bien fait de venir tomber dans mes mains, vous allez être traité selon votre mérite. Et armé d'un fouet, il le corrige rudement, quoiqu'il proteste de son innocence.

Lorsque le vigoureux bras du fermier lui eut administré un sévère châtement, il interroge le mauvais sujet et lui demande son nom et où il vit.

Quand il se fut nommé, la colère du fermier sembla renaître.

— Ah ! c'est toi, petit malheureux, qui, ce matin, as dispersé mon troupeau, et qui es cause que j'ai perdu plusieurs de mes moutons.

Et redoublant de coups, il le repousse loin de lui lorsqu'il est las de le frapper. Puis il lui dit avec dérision :

— Mon petit monsieur, portez-vous bien, au plaisir de vous revoir. Quand cela vous plaira, vous viendrez avec un autre chien disperser mon troupeau. Ne vous gênez pas.

Tout en se sauvant, le mauvais sujet, commença à réfléchir que le mal faire n'attire pas toujours de l'agrément. Il en avait assez pour cette journée, et il s'en retournait bien résolu de se mieux conduire par la suite. Mais il n'était pas au bout de ses infortunes ; il avait trop mal agi pour en être quitte à si bon compte.

En passant derrière un buisson, il sentit tout d'un coup une main de fer s'appuyer sur son épaule, et reconnut en se retournant un des deux hommes qui avaient tiré l'aveugle de la mare.

Ce fut en vain qu'il cria, qu'il pria, qu'il demanda pardon. L'homme se montra impitoyable.

Non, je n'aurai pas pitié de vous, lui dit-il ; vous n'avez pas eu, vous, pitié des autres ! Vous vous êtes montré mauvais, cruel ; à votre égard, je le serai.

Et il ne le laissa aller qu'après lui avoir administré une bonne volée de coups de bâton.

Canillon, moulu, brisé, trop heureux de pouvoir s'échapper, se crut enfin à l'abri de tout nouveau malheur. Il se trompait : il faut qu'il passe par les fourches caudines de toutes ses fautes.

A la sortie d'un petit bois, il se trouva face à face avec la jeune fille dont il avait cassé la cruche. Cette pauvre enfant avait encore les yeux tout rouges d'avoir pleuré. Elle était accompagnée d'un de ses frères à

qui elle avait raconté la malice de Canillon. A peine elle l'aperçut, qu'elle s'écria :

— Le voilà! c'est lui.

Canillon voulut se sauver, mais le frère se mit à sa poursuite et l'attrapa bien vite.

— Tu vas payer le lait de ma sœur et sa cruche tout de suite, lui dit-il, ou sinon.

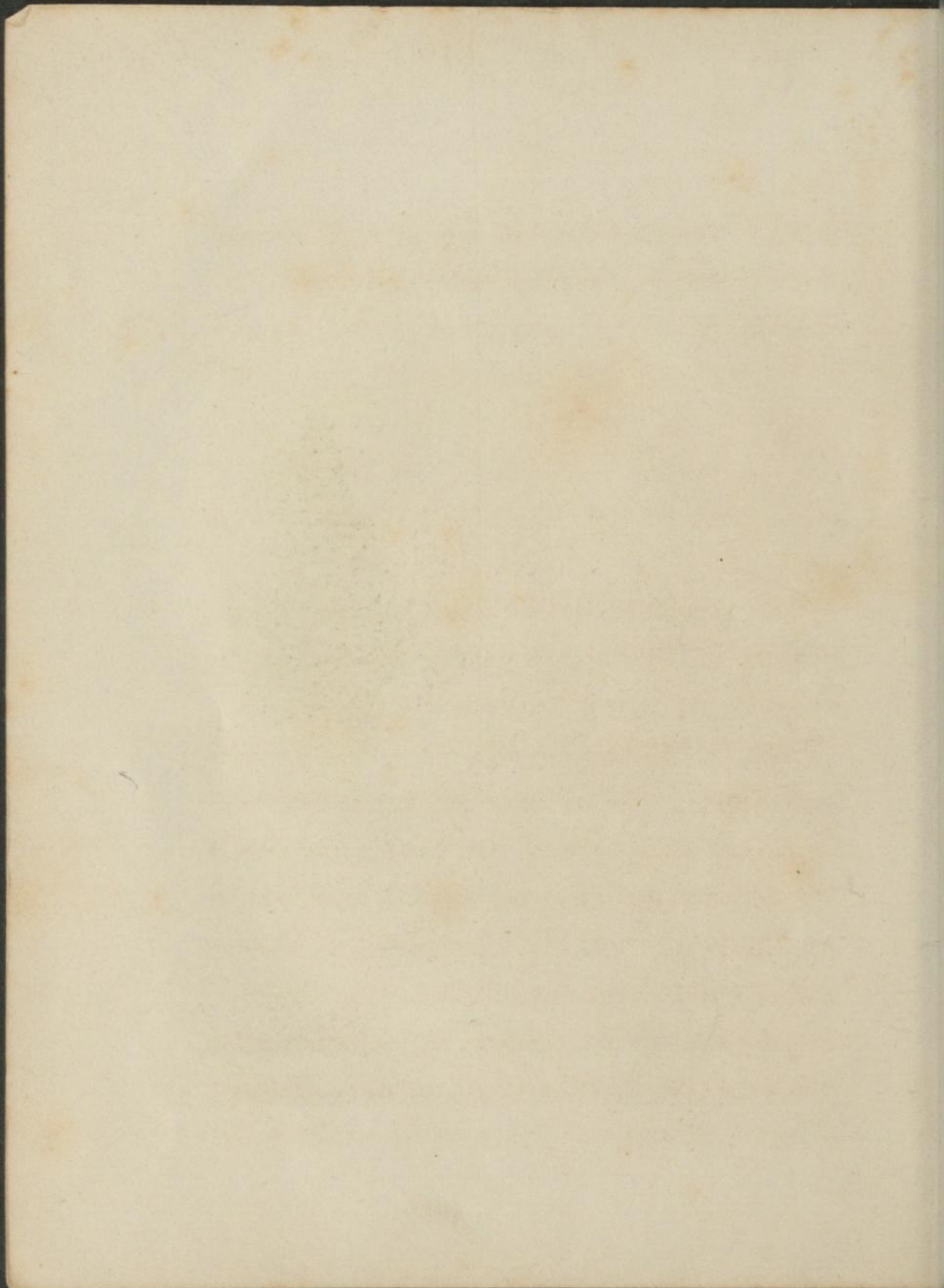
— Oui, monsieur, je vais payer, répond Canillon en tremblant, j'ai dix sous que mon père m'a donnés ce matin : les voilà.

— Dix sous ne sont pas assez, répond le frère ; c'est pourquoi voilà quelques soufflets qui serviront à compléter le paiement.

Et il le soufflette ; et Canillon endure cette flétrissure honteuse.

Abandonné enfin et n'en pouvant plus, il va tomber accablé de honte et brisé de coups, lorsque, levant les yeux, il aperçoit l'âne que quelqu'un a retiré de la mare.





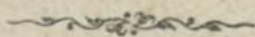
Ah! tant mieux, dit-il, je vais monter dessus, car je ne puis plus marcher.

Et il se traîne vers lui, et monte avec peine sur son dos. Mais il n'est pas encore assis, que l'âne se souvenant sans doute d'avoir été maltraité, prend le galop et se met à ruer d'une telle façon, qu'il le jette par terre et lui brise les côtes.

Ses cris attirent les gens d'une maison voisine. A l'aspect de son pitoyable état, ils en ont pitié et le transportent chez lui.

Soit l'effet de la réflexion ou la crainte de nouveaux châtimens, soit conviction que sa mauvaise conduite qui l'avait exposé à tant de peines en un jour pourrait lui en attirer bien d'autres, Paul renonça à ses funestes penchans.

Il devint humain, généreux, serviable, et fit autant de bien que jusqu'alors il avait fait de mal.



Plus volage que papillon.

Sur la surface tranquille de la Vienne, rivière qui traverse le Poitou, flottait presque insensiblement, en un beau jour d'été, une petite barque fraîchement peinte et d'une coquetterie admirable.

Un homme d'une quarantaine d'années, dont l'air était triste, se tenait à l'avant ; à la proue était une jeune dame, et à côté d'elle un petit garçon et une servante. Cette servante avec son bras droit serrait à la taille le corps de l'enfant, pour le garantir sans doute contre les ondes qui clapotaient sur les flancs de la barque.

Arrivée à un endroit où les deux rives s'élevaient à pic couvertes de saules et de vergnes, la barque s'arrêta et la famille descendit.

Tous suivirent un petit sentier qui côtoyait la rive. Après avoir marché environ pendant un quart d'heure, ce sentier les conduisit au pied d'un énorme roc, dans lequel était creusée une caverne.

A l'entrée de cette caverne se tenait un vieillard ayant une longue barbe blanche qui descendait jusque sur sa poitrine : c'était un de ces hommes qui cherchent dans la solitude l'oubli des plaisirs et du tumulte du monde.

Assis sur une pierre, les yeux levés au ciel, le visage immobile, sa vue inspire le respect du devoir que toute âme bien née sent toujours pour la vieillesse, et dont on ne se dépouille que dans les mauvais siècles, lorsqu'on est dépouillé de la vertu.

Le vieillard le premier les aperçoit et leur dit :

— Dieu vous garde, mes amis, qui passez

par cette solitude, Dieu vous garde de tout malheur et vous donne joie et santé.

Le père prenant alors la parole :

— Vous êtes donc toujours là, père Ambroise, toujours sur cette montagne, triste, délaissé.

— Je vis, répond le vieillard, pour le ciel et pour moi.

— Je croyais, reprend le père, que nous n'étions pas nés pour nous seuls, et qu'en contribuant au bien et à l'avancement de nos semblables dans la société, c'était encore pour le ciel que nous travaillions.

— Les hommes, réplique le solitaire, ne valent guère la peine qu'on s'occupe d'eux. Cette peine, d'ailleurs, serait inutile. La raison et la sagesse ne sont pas faites pour le monde ; n'y pouvant faire aucun bien, je le répète, je vis pour le ciel et pour moi.

— Mais pour vivre ici, osa ajouter l'enfant, il faut que vous travailliez.

— Et c'est ma joie et mon bonheur ; tous les hommes ne sont-ils pas faits pour travailler ? Le commun pour travailler des mains, et le petit nombre, privilégié du ciel, pour travailler de la tête. Les uns pour maintenir leur chétive existence, les autres pour l'ennoblir et exécuter de grandes et belles choses qui les relèvent au-dessus des simples mortels.

Puis fixant Lucien :

— Un enfant, ajouta-t-il, doit être élevé dans l'honneur et accoutumé à une vie laborieuse, afin que, s'il est pauvre, il ne perde jamais courage et ne se laisse pas aller au dérèglement ; et afin que, s'il est riche, il puisse faire du bien aux malheureux. Il doit mettre toute sa confiance en Dieu et demeurer tendrement uni avec ses

frères et ses parents, pour trouver des consolations et des ressources dans les maux de la vie.

Après ces paroles du vieillard, la petite famille se remit en route et continua de côtoyer la rive.

Au-dessus de la côte, à une petite distance, s'élevait une maison de campagne blanche et coquette.

Ce fut là que le père conduisit la petite famille.

— Nous voilà rendus, dit-il alors. Installez-vous, je vous laisse et retourne aux affaires de la ville. Sois sage, Lucien, et obéis à ta mère. L'obéissance est le premier devoir des enfants. Promenez-vous ensemble dans ce charmant pays, dans ces vallées délicieuses. Ensemble, contemplez les belles montagnes où la verdure est si

riante et l'eau des fontaines si pure. Je viendrai vous voir souvent.

Il dit et partit.

Le lendemain la maman va rendre visite à une dame qui habite un château dans le voisinage. Lucien qui a été retiré de pension pour aller passer le printemps avec sa mère, qui a besoin de travailler, dont l'éducation n'est pas finie, est resté à la maison sous la garde de la servante.

— Vois donc, Françoise, dit alors l'enfant, comme le soleil brille au ciel. Oh ! que la journée est belle et qu'il ferait bon à se promener dans le jardin ! Si tu voulais me laisser descendre rien qu'un peu, je serais bien sage !

— Monsieur Lucien, vous savez bien que votre maman vous l'a défendu. Votre maman ne viendrait plus habiter la campagne, si

vous vous amusiez à courir dans les champs et à ne pas respecter ses volontés.

— Maman m'a dit de rester paisible, c'est vrai, parce qu'elle veut que j'apprenne ma leçon; mais maintenant je la sais.

— Ce n'est pas seulement pour votre leçon, mais encore parce qu'elle craint qu'il ne vous arrive quelque malheur. Elle vous aime tant cette bonne mère! Vous ne voudriez pas lui désobéir.

— Non certainement. Je l'aime bien aussi maman, mais est-ce que tu crois qu'elle éprouverait de la peine parce que je serais sorti?

— Oh! il n'y a pas de doute, surtout si elle apprenait que vous avez couru risque de vous échauffer.

— Eh bien! je te le promets, je ne courrai pas, je serai bien tranquille. Voyons, consens-tu?

— Je ne puis pas, madame me ferait des reproches, elle aurait raison.

— Maman n'est pas méchante, tu le sais, elle ne te grondera pas. D'ailleurs, qui le lui dira? Je t'en prie, ma bonne Françoise, laisse-moi aller.

Et en disant ces mots, il la caressait de ses deux petites mains.

Françoise était bonne fille. Elle était servante dans la maison depuis plus de dix années. Elle avait vu naître et élever Lucien; elle avait pour lui tant de tendresse et tant de dévouement qu'elle ne pouvait trouver la force de lui refuser ce qu'il sollicitait avec persistance et avec des témoignages d'affection.

Lucien aussi était si gentil, si aimable! Son frais visage était encadré par les boucles soyeuses de ses cheveux blonds. Un sourire angélique s'épanouissait sans cesse sur ses

lèvres. Ses grands yeux bleus avaient un regard long et tendre. On eût dit un chérubin. Sa mère s'oubliait des heures entières à le regarder.

— Mon Dieu, répétait-elle sans cesse, mon Dieu, gardez de tout malheur cette tête chérie. Je mourrais si vous le rappeliez à vous ce cher ange. Il est si beau et je l'aime tant.

Et c'était à cause de cette extrême tendresse que cette bonne mère recommandait sans cesse à François d'employer soins et vigilance, afin d'éloigner de Lucien toute calamité. Et c'était aussi à cause de la gentillesse de Lucien que Françoise, qui mettait toujours en avant la volonté de la mère, finissait par céder et par faire la volonté de l'enfant.

Lucien obtint donc de sa gouvernante tout ce qu'il désirait.

C'était l'époque où le printemps succédant à l'hiver vient parer la campagne d'innombrables petites fleurs, toutes, chefs-d'œuvre divins, publiant, par leur variété, leurs grâces et leurs parfums, la puissance sans bornes du Créateur. La rose odoriférante commençait à s'épanouir, l'air était embaumé de suaves odeurs, et les abeilles, voltigeant autour des arbres fleuris, remplissaient l'espace d'un harmonieux bourdonnement.

Au milieu de tous ces petits insectes qui volent légers et capricieux, apparaît un papillon aux ailes brillantes et diaprées. Il s'abaisse, il s'élève, s'en va, revient, puis enfin se pose amoureusement sur le calice d'un bouton d'or.

Lucien l'aperçoit, son cœur tressaille d'aise. Il forme le projet de s'emparer du resplendissant animal. Il l'admire, s'approche, puis allonge la main pour le saisir. Mais le pa-

pillon insouciant s'envole et va se reposer plus loin. Lucien, plus volage que le papillon, se met à sa poursuite. Le papillon qui l'attend s'envole encore quand il va pour le saisir. En vain il marche sur le bout des pieds et emploie la patience et la ruse, l'insecte léger le fuit et, triomphant, déploie au soleil ses ailes resplendissantes.

Le papillon est l'image du bonheur que les hommes sans cesse poursuivent, qu'ils cherchent à saisir, et qui, en leur échappant, ne leur laisse le plus souvent que peine amère et regrets.

Pourtant Lucien ne veut pas abandonner sa conquête. Le papillon a beau aller à droite, à gauche, s'envoler au loin, il le chasse sans relâche et impitoyablement. Déjà son vol moins rapide, moins capricieux, annonce la fatigue. Ses haltes sont plus longues; il vient de se poser sur la fleur

d'un églantier. Lucien passe dans le champ de l'autre côté de la haie, il va définitivement le prendre. C'en est fait de l'habitant de l'air. Adieu la liberté, les fleurs, les buissons, la prairie.

Tout à coup un bruit pareil à celui du galop d'un cheval irrité se fait entendre. Lucien se détourne, il tremble; un taureau furieux, la tête penchée en avant comme s'il voulait briser tous les obstacles, les yeux pleins de sang, les naseaux fumants, la bouche écumante, court en bondissant et soulève la poussière avec ses redoutables cornes.

Le pauvre Lucien saisi, terrifié, ne sait quel parti prendre et s'écrie, d'une voix déchirante : Françoise ! maman !

L'animal qui courait sans but l'entend et l'aperçoit. Aussitôt, changeant de direction,

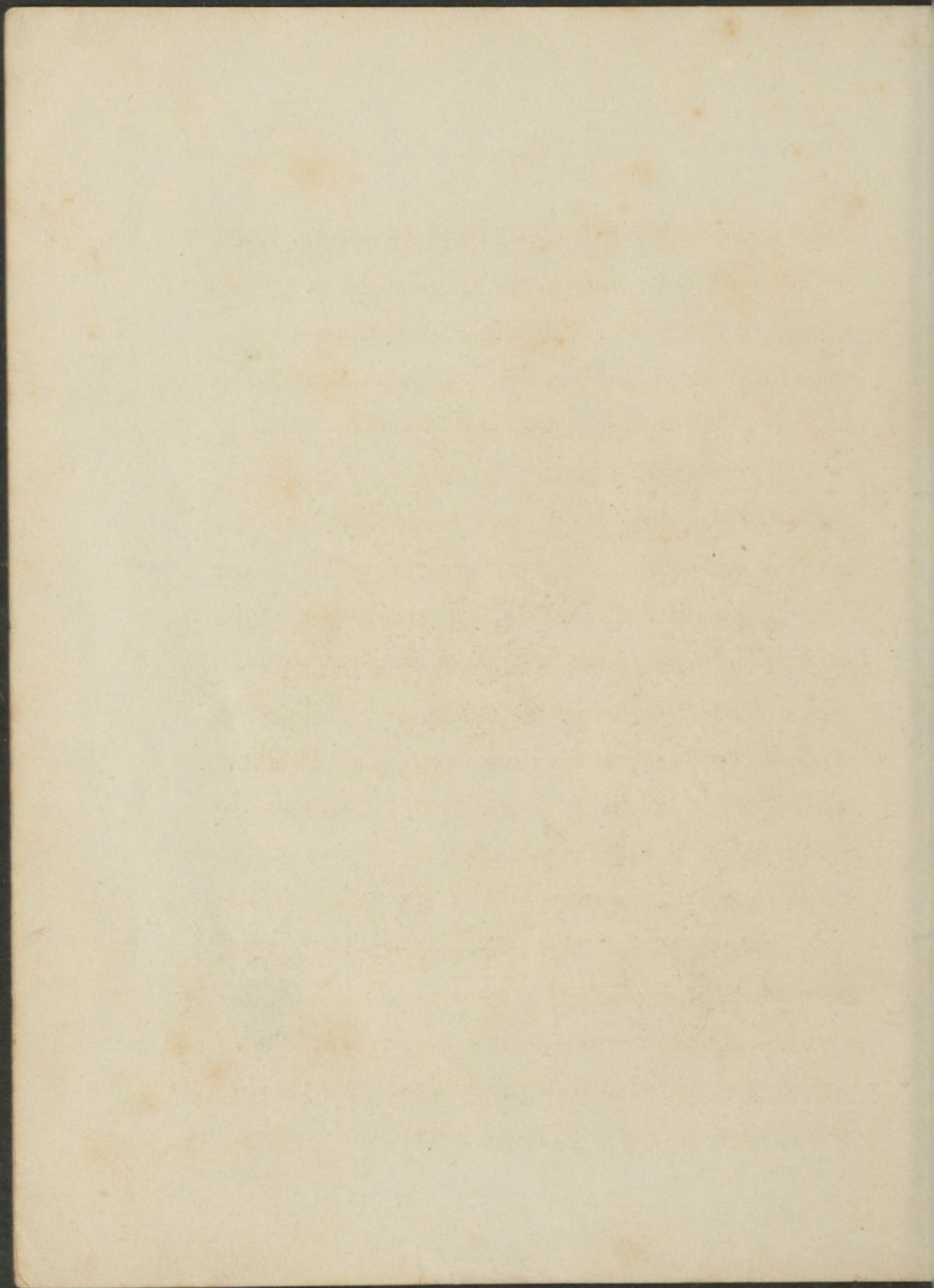
il lance ruade sur ruade, et se précipite vers lui.

Le malheureux enfant va périr. Alors encore se fait entendre un cri comme doit seule en pousser une mère quand elle voit son fils bien-aimé courir quelque grand danger ; un cri si effrayant, si terrible, que le taureau furieux s'arrête comprenant sans doute qu'il vient de lui arriver un ennemi.

En effet, la mère de Lucien est là qui l'attend et le provoque droite et immobile. Le taureau s'approche d'elle ; va-t-il la renverser, la fouler aux pieds et la tuer avec ses cornes ? Non ; comme si une puissance surnaturelle lui faisait sentir son commandement, il la regarde, et aussitôt se calme et retourne tranquillement paître dans le champ qu'il vient de quitter.

Oh ! les mères des petits enfants sont des anges ; des anges d'amour, de protection, de





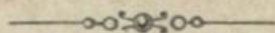
dévoûment. Elles bercent leurs enfants quand ils viennent de naître, leur servent de guide quand ils grandissent, les garantissent des accidents fâcheux de la vie et les sauvent au péril de leur propre existence.

Françoise aussi était là, pâle, tremblante, tenant dans ses bras son petit Lucien. La pauvre mère ne trouva le courage d'adresser des reproches ni à l'une ni à l'autre. Elle était heureuse, son fils était sauvé!

Les mugissements du taureau et le cri de la mère avaient retenti au loin. Le vieillard solitaire les avait entendus et oubliant son grand âge, il arrivait pour offrir son secours. En voyant la mère embrasser son enfant:

— Oui, pardonnez, dit-il avec gravité, pardonnez; mais qu'ils le sachent bien, les enfants, s'ils veulent éviter tout accident et tout malheur, ne doivent jamais violer les défenses de leurs mamans.

Le père vint le soir. On lui cacha la désobéissance de Lucien. On ne la lui eût certainement pas cachée, s'il n'eût promis de se rappeler et de suivre les avis et les recommandations de son papa.



Le pardon.

Un père avait un fils qui, depuis fort longtemps, lui donnait bien des sujets de tristesse, c'est-à-dire qui faisait souvent le mal; car il est bon, mes amis, que vous sachiez que non seulement les méchants enfants se nuisent à eux-mêmes, mais encore qu'ils font souffrir leurs parents d'une manière tout aussi réelle que s'ils les frappaient au visage! Oui, un père, une mère

ressentent dans le cœur le coup que l'enfant croit ne porter que sur lui-même. Si, avant de faire une sottise, vous pouviez bien vous dire : C'est mon père que je frappe, c'est mon père que j'injurie, c'est mon père que j'afflige volontièrement, et dont moi, petit enfant, je fais couler les larmes ; oh ! si vous songiez à vous dire cela, peut-être seriez-vous plus d'une fois retenus au moment de céder à la tentation. Mais j'en reviens à mon histoire.

Ce père était donc vivement affligé de la conduite coupable de son fils. Bien des fois il l'avait exhorté à mieux faire, bien souvent il l'avait puni ; mais exhortations et punitions avaient coulé sur le cœur de l'enfant comme l'eau coule sur le marbre, sans y laisser la plus légère trace.

Un jour le père, plus attristé qu'à l'ordi-

naire, fit appeler son fils dans son cabinet, et lui parla comme suit :

« Mon enfant, tu sais combien j'ai sujet de me plaindre de ta conduite. Non-seulement je connais dans ta vie les fautes que déjà je t'ai reprochées, mais je sais encore que, pendant mon absence, tu es tombé dans des torts graves et nombreux : tu as menti effrontément à ta mère ; tu as frappé ton frère, insulté les domestiques, manqué de respect à tes maîtres et négligé tes devoirs à la pension. Voilà bien longtemps que je m'applique à te faire sentir combien tu es coupable, et cependant je n'y ai absolument rien gagné ; au contraire, tu es aujourd'hui plus endurci dans le mal que jamais, et je t'avoue que je désespère de toucher ton cœur par mes exhortations. Il est certain que tu mérites non-seulement le cachot, mais une rude correction ; c'est bien rare-

ment que je prends la verge avec toi, mais malgré toute mon indulgence, je ne puis cette fois, pour te punir de ce que tu mérites, que te frapper à coups sévères et redoublés; tes cris, tes larmes ne feront rien! Justice doit se faire. Mais avant d'aller plus loin, réponds-moi : ne reconnais-tu pas qu'un châtiment doit être la récompense de tes nombreuses désobéissances! »

L'enfant baissa la tête, et, par son silence, parut reconnaître la vérité de ce que disait son père. Mais, en même temps, il était évident que son cœur n'était pas touché; il attendait froidement l'exécution de la justice, sans témoigner ni chagrin ni repentir. Son père lui peignit avec une nouvelle vivacité ses torts, l'enfant resta immobile; le père lui décrivit avec émotion sa tristesse, l'enfant ne versa pas une larme, il ne

poussa pas un soupir ; enfin, le père reprit ainsi :

« Maintenant, quelle punition assez sévère dois-je inventer pour te corriger ? J'ai tout employé, et tout employé en vain : reproches, caresses, privations, coups de verge, et rien n'a suffi ! Voici donc ce qu'aujourd'hui je t'ordonne : Tu vas de suite revêtir tes plus beaux habits, et venir avec moi faire une promenade à la campagne ; le temps est superbe, tu aimes le chemin de fer et les tableaux ; eh bien, prenons la route de Versailles, nous irons visiter ensemble la grande galerie, et, de là, dîner en famille dans le parc, sur le gazon. Tu le vois, je change avec toi de méthode ; tu m'as fait du mal, je veux te faire du bien : puisque mes punitions n'ont pu changer ta conduite, peut-être mes bienfaits toucheront-ils ton cœur. Je veux t'accabler de témoignages d'affec-

tion, et voir si tu pourras plus longtemps me refuser à ton tour ton affection ainsi que ton obéissance. »

Le père avait à peine commencé ce discours que l'enfant, jusque-là taciturne, froid, immobile, lève des yeux pleins de grosses larmes, ouvre ses petits bras, et se jette à corps perdu dans le sein de son père, en lui criant d'une voix tremblante d'émotion :

« Oh! merci, papa! merci, papa! »

Il ne put en dire davantage; mais les sanglots continuaient, et l'enfant restait collé contre son père, l'étreignant toujours dans ses bras. Oh! quel délicieux moment ce fut pour ce père! Il comprit qu'enfin il avait réussi, et que le pardon, la grâce, l'amour, avaient amolli ce cœur resté dur en présence des plus sévères punitions.

Si je ne me trompe pas, mes jeunes amis, vous admirez les moyens que ce père em-

ploya, et vous voudriez presque être à la place de son enfant, pour jouir de son amour et lui témoigner le vôtre par votre obéissance. Il doit vous paraître qu'on est heureux d'avoir un tel père, et heureux même de faire sa volonté. Eh bien, mes amis, vous pouvez vous mettre complètement à la place de cet enfant; car, ce que ce père avait fait ici pour son fils, Dieu le fait pour vous. Ce Dieu aussi est votre père; Lui aussi gémit de vos torts à son égard; Lui aussi vous appelle dans le sanctuaire de votre conscience pour vous faire passer en revue tous vos péchés; et quand Il a ainsi accumulé devant vous les fautes dont votre vie est pleine, lorsqu'Il vous a déclaré que la juste récompense de votre péché c'est votre condamnation, votre mort! au moment où vous tremblez devant lui, Il change tout à coup de langage et vous dit: « Il y a

pardon par devers moi ; quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; il n'y a plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, et c'est par Lui que vous avez la vie éternelle. »

Eh bien, mes enfants, en écoutant de semblable paroles, en apprenant que c'est Dieu lui-même qui vous les adresse, dites-moi, votre cœur n'est-il pas touché, amolli par tant d'amour ? N'êtes-vous pas joyeux maintenant de savoir qu'il n'y a plus de condamnation pour vous, et qu'au contraire une vie éternelle et heureuse vous attend ? Faites donc, chers amis, comme l'enfant dont j'ai parlé, jetez-vous dans les bras de votre Père céleste, baignés de larmes, et lui criant : « Merci, mon père ! merci, mon père ! » Jetez-vous à genoux, rendez grâce à ce Dieu, et lui donnez désormais amour pour amour.

Je dois vous dire, en terminant, que le fils dont je vous ai parlé devint tout autre après cette mémorable leçon. A la promenade, il se plaisait toujours à côté de son père; toujours il cherchait à deviner comment il pourrait lui être agréable, tant il désirait lui témoigner sa reconnaissance, et c'est à cette conduite que le père reconnut que son fils se confiait en son amour.

Mes amis, pour savoir si, vous aussi, croyez à l'amour de votre Dieu, il suffira désormais de regarder à votre obéissance.



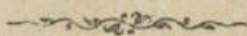
Le petit Pierre.

Je suis le petit Pierre
Du faubourg Saint-Marceau,
Messager ordinaire,
Facteur et porteur d'eau.

J'ai plus d'une ressource
Pour faire mon chemin :
Je n'emplis pas ma bourse ;
Mais je gagne mon pain.

Je n'ai ni bois, ni terre,
Ni chevaux, ni laquais ;
Petit propriétaire,
Mon bien, c'est deux crochets.
Pour n'oublier personne,
Je me lève matin,
Et la journée est bonne,
Quand je gagne mon pain.

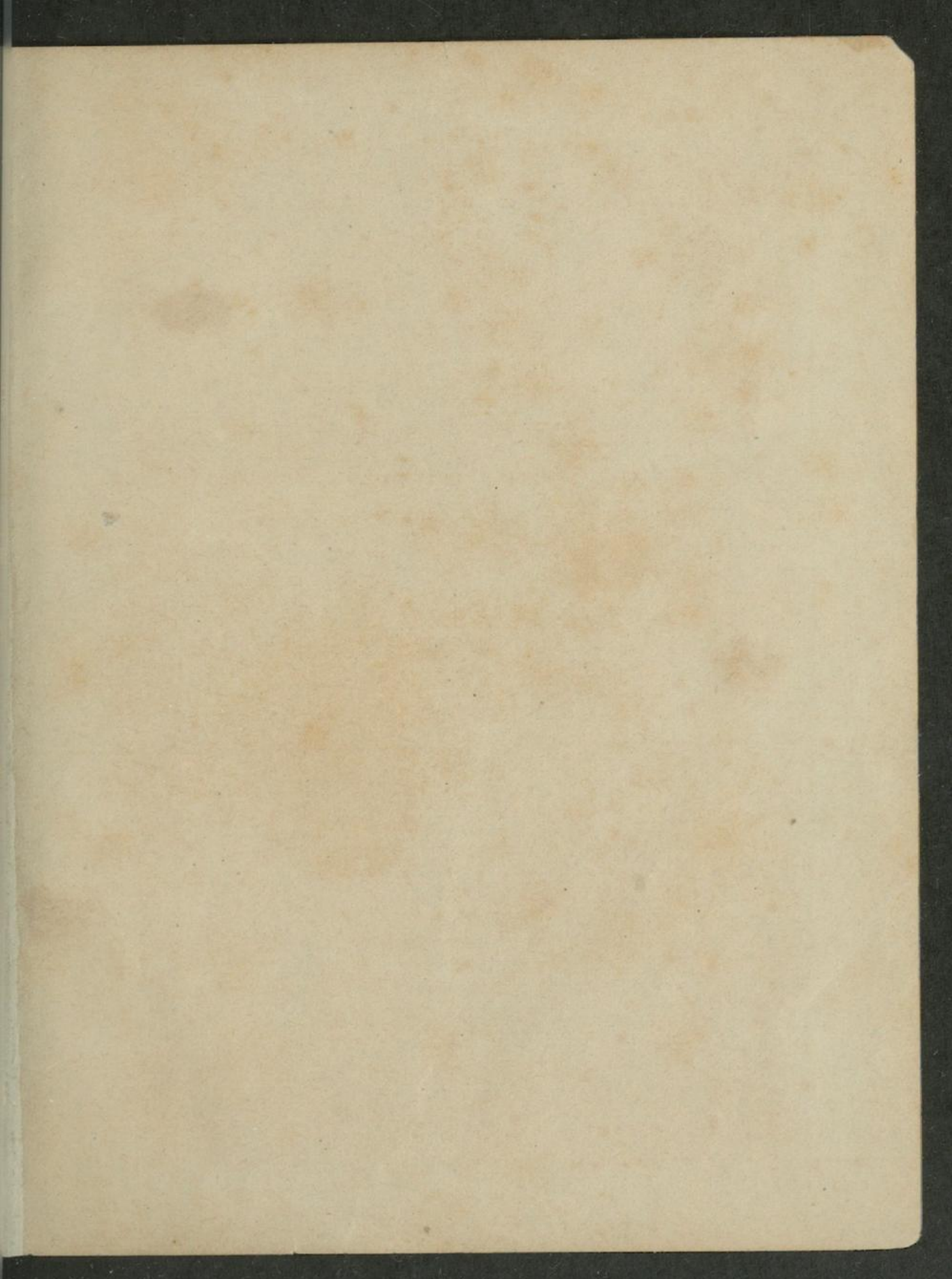
Comme le disait Blaise,
Feu Blaise mon parain,
On est toujours à l'aise,
Lorsque l'on n'a pas faim.
Dans les jours de misère,
Je m'adresse au voisin ;
Il a pitié de Pierre
Et je trouve mon pain.

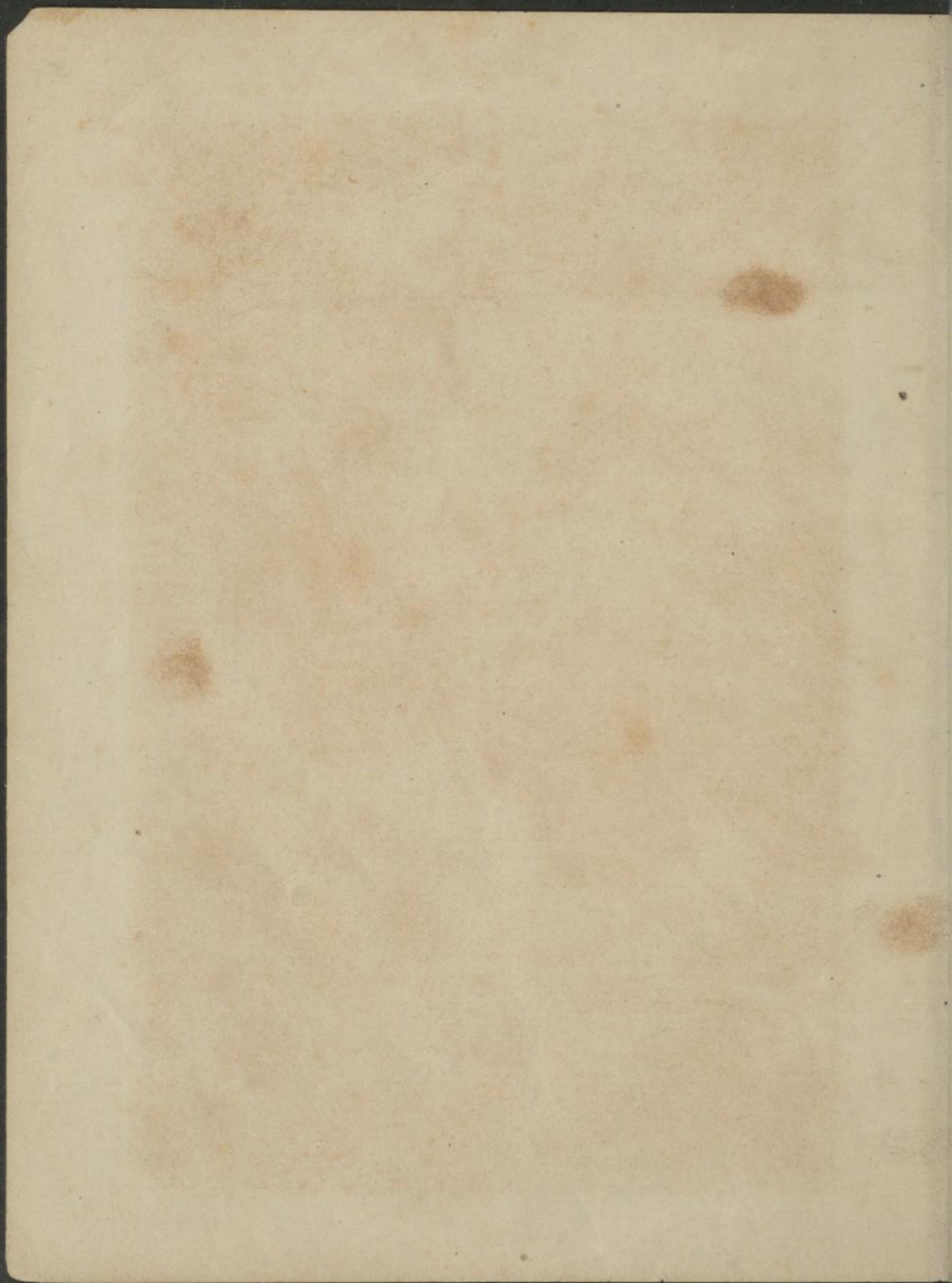


T A B L E.

	Pages.
Il n'y a pas de roses sans épines	5
L'habit ne fait pas le moine	8
Le Vieillard à la barbe blanche	16
Les deux Amies	25
Le Joueur de musette	35
Bonnes actions. — Récompense	46
Mauvaises actions. — Châtiment	55
Plus volage que papillon	72
Le Pardon	86
Le petit Pierre	94







516. MW
2019

